

Numérisation du livre Les trucs du duel - Émile André

Titre: Les Trucs du Duel, pistolet - épée - sabre

Auteur: Émile André

Publié: Paris, Ernest Flammarion

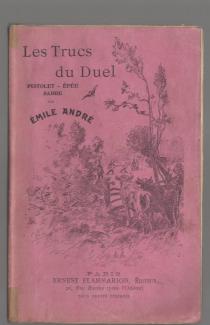
Date de publication : 1900

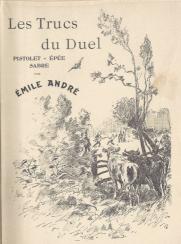
Ce document est téléchargeable à cette adresse : http://www.ffamhe.fr/collectionpalas/les-trucs-du-duel-emile-andre.pdf

La mise en ligne de cette numérisation entre dans le cadre du projet PALAS et l'ouvrage rejoint la Collection PALAS :

http://www.ffamhe.fr/collection_palas

Nous remercions Phil Crawley qui a réalisé cette numérisation.





ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR 26, Rue Racine (près l'Odéon)

AVANT-PROPOS

Ce n'est pas un sentiment exagéré du point d'honneur que l'on peut reprocher à notre époque.

Il y a plutôt un courant en faveur du panmuflisme et de la résignation aux camouflets de toutes sortes, sauf à les rendre plus tard avec usure — et rosserie — à d'autres que ceux qui les infligèrent.

En attendant cette triste revanche, on se félicite de les si bien supporter. Il faut savoir

avaler des couleuvres.

On admire, on envie le succès des hommes auxquels cela réussit de recevoir insultes et coups sans sourciller.

Ils ne se sont pas attardés sur la route, en s'abstenant de relever les injures, et ont fini par lasser leurs adversaires.

Tels, dans les cirques, ces clowns, dont l'un se fatigue à frapper l'autre qui ne bronche pas; éreinté, il finit par s'affaler à moitié sur l'épaule de celui qui lui a opposé une parfaite indifférence, une impassible force d'inertie.

La force d'inertie est souvent synonyme de lâcheté ; mais souvent aussi — triste réalité — elle réussit plus que la bravoure et l' « es-

prit chevaleresque ».

A défaut d'esprit chevaleresque, sauf exceptions, pour maintenir le duel dans nos mœurs, il pourrait bien y rester cependant, mais pour plusieurs raisons pratiques : il peut servir, étre utile, valoir encore une certaine réclame, si du moins l'adversaire est décoratif »; il peut aider à sortir d'une situation fausse, d'une querelle mal engagée, et enfin, dans ses résultats, il est devenu souvent atténué, parfois même bénin, bénin comme certain remède dont parlait souvent Molière.

Pour quelques dénouements fâcheux, heureusement très rares, que de rencontres anodines, sans résultats — ou si peu! — et panachées d'incidents variés, généralement amusants, toujours curieux à observer.

— « Encore un enterrement où nous avons bien ri! » Ce mot célèbre pourrait trouver

son pendant en maint duel.

Avec les mariages et les enterrements, les duels comptent parmi les meilleures occasions d'observer, d'analyser le cœur humain.

La disparition du duel serait une grande perte pour les romanciers et les auteurs dramatiques, surtout pour les vaudevillistes.

Pour être juste, ce n'est pas toujours la faute des combattants s'ils prêtent à rire : souvent c'est par le fait des témoins ou par suite des conventions admises dans le duel moderne.

Ces conventions en adoucissent déjà sensiblement l'effett. L'étendue du terrain accordé aux adversaires pour évoluer, la brièveté des reprises qui parfois ne sont que d'une minute, l'Interdiction d'ordinaire décidée des corps à corps, l'emploi habituel du simple gant de ville, l'arrêt du combat après une simple piqûre, très souvent, voilà des atténuations évidentes du nuel moderne à l'épée. Il suffit même de les rappeler sans commentaires. Les témoins, par bonté d'âme ou par crainte de responsabilités fâcheuses, atténuent encore

le duel en le « truquant » au besoin.

D'après un mot célèbre, ils ont tué plus de combattants que les épées et les balles; mais ils sont en progrès, et convenons qu'ils sauvent ou préservent d'une blessure grave beauvent

coup de duellistes.

Outre les trucs dus à leur intervention, il en est d'autres que je me propose également de préciser.

Au pistolet, ce ne serait pas naturel, même

dans le duel au commandement, qu'il y eût tant de rencontres « sans résultat », si les témoins ne recouraient assez fréquemment à divers trucs de tout repos, de « pères de famille ».

Même à l'arme blanche, on peut dire que le duel moderne est souvent truqué: d'abord, cet usage même de ne tirer qu'aux « extrémités », de ne piquer le plus souvent que les « abatis », de préférence la main, le poignet, ne peut-li être qualifié de true?

Spécialement lorsqu'on a affaire à forte partie, il est à coup sûr plus prudent de ne pas chercher à tirer au corps, — tout en admettant d'heureuses audaces, — et, comme je ne veux donner à personne des conseils d'imprudence, j'admets que le tir aux extrémités est précieux pour conserver sa peau intacte..., et pour ménager son amour-propre, à la satisfaction duquel on tient assez souvent plus encore qu'à sa peau. Mais je répète que ce genre d'escrime devient du true.

On a achevé de lui donner ce caractère en

ces quinze dernières années.

On a cherché à simplifier encore la méthode d'épée de Jacob.

Dans cette méthode, il reste des phrases d'armes, avec des ripostes et contre-ripostes au corps, au moins pour les habitués de salles On a fait un nouveau pas dans le sens de l'atténuation du duel; l'évolution de l'escrime du terrain, escrime si souvent terminée autrefois par des blessures mortelles, s'est poursuivie dans un esprit philanthropique.

On a accentué le côté truc de l'escrime, basée de plus en plus sur le tir aux extrémités, — si bien que l'Académie d'armes a songé à un gant spécial de terrain, gant protégeant la main, tout l'avant-bras, pour enraver ce tir aux « avancés».

A côté des trucs tenant au genre même d'escrime employé, le duel à l'arme blanche compte d'autres subterfuges provenant de l'intervention des témoins, surtout de celle du directeur du combat.

Cette intervention peut n'être pas faite d'une façon impartiale et avantager un combattant au détriment d'un autre. C'est plus ou moins déloyal. Tout n'est pas comique dans les « trues du duel ».

Avant le duel, la marche d'une affaire donne déjà lieu à pas mal de trucs, lorsque l'on veut retarder une rencortre, la retarder simplement de quelques jours... ou indéfiniment, — ou bien quand on veut obtenir le choix des armes, — ou faire arranger l'affaire par un

Quelques remarques simplement à ce sujet, car je me propose d'examiner plus spécialement les trucs utilisés pendant le duel.

..

Au début d'une affaire, les témoins peuvent souvent faire naître des difficultés diverses, notamment sur les questions suivantes :

Y a-t-il eu vraiment offense?

En cas d'échange d'offenses, quel est le principal offensé? Qui est responsable? (Par exemple, est-ce le directeur du journal ou l'auteur de l'article offensant, qui a pu n'être qu'un prête-nom, ou que l'on veut traiter en « quantifé négligeable?)

L'un des querellants a-t-il l'âge voulu en matière de duel? Ou bien, ne doit-il pas être considéré

comme disqualifié?

Etc., etc.

Les difficultés soulevées par les témoins sur ces diverses questions peuvent faire durer les pourparlers, amener une proposition d'arbitrage qui ne sera pas toujours acceptée par les deux parties.

Les choses traînent en longueur, et souvent l'on n'aboutit qu'à un échange de lettres plus ou moins longues, — échange de lettres..... sans résultat. D'autre part, pour arriver à un procès-verbal de conciliation, il y a des habiletés de rédaction qui frisent le true: le mot « malentendu » est notamment un vocable de ressource qui sert beaucoup aux témoins conciliants pour ménager l'amour-propre de lauxe cliarte.

Il y a eu « un simple malentendu », et voilà

Même dans les procès-verbaux d'après les rencontres, se trouvent des euphémismes, des finasseries de rédaction, parfois amusantes, pour truquer le résultat du duel.

Par exemple, en deux affaires à sensation, un polémiste très connu et un fringant cavalier furent blessés... comment dirai-je cela... dal. l'an foi, tesses l'ou et lesses l'ou et le moins shocking et surtout pour sauvegarder l'amour-propie de leurs clients, leurs témoins réussirent à faire mettre dans les procès-verbanx : «è la hanche ».

Ou bien! On heriti parfois qu'il y a coup double, tandis qu'en réalité l'un des adversaires a fait une égratiguure invisible, et qu'il a été le seul à recevoir un coup d'épée: mais l'expression coup double peut lui donner une consolation d'amour-propre et mettre du banne sur sa blessure.

Les grands mots tirés du grec dont les médecins se servent pour donner une apparence terrible à la moindre éraflure à la main, à l'avant-bras, rentrent aussi dans les trucs de rédaction des procès-verbaux.

Un peu éventés, par exemple, ces petits moyens!

Însistons maintenant sur les trucs destinés à être utilisés pendant la rencontre même, et d'abord sur ceux qui concernent le duel au pistolet.

PREMIÈRE PARTIE

DUEL AU PISTOLET

Quelles sont les différentes causes qui rendent les rencontres généralement anodines? «Échange de balles sans résultat », cette formule est devenue presque classique.

P'emploi de fausses balles est plutôt une l'enfance de l'art, on a fabriqué de pseudo-projectiles avec allaige de plome l'enfance de l'art, on a fabriqué de pseudo-projectiles avec allaige de plome l'aspect des balles ordinaires, sauf une nuance un peu plus argentée. De plus, ces fausses balles sont un peu grasses au toucher. Elles ne résistent pas au coup de maillet qui les enfonce dans le canon, s'y pulvérisent et sortent du pistolte en innombrables petits mor-

ceaux.

Un peu plus fréquents que l'emploi des fausses balles, sont les stratagèmes suivants :

1º Prendre des balles de trop petit calibre paraport aux pistolets employés. Elles n'ont pas assez de force pour pérêtre à travers les

vêtements, et, d'autre part, le tir a un peu moins de précision.

Mais comme l'habitude se généralise de tenir le pistolet bas avant de tirer, sur le terrain, les balles de trop petit calibre risqueraient, en pareil cas, de tomber pendant ce mouvement. On peut, il est vrai, mettre une bourre, mais cela se fait rarement.

2º Avec de vraies balles et de calibre normal ou plus simplement « de calibre », mettre une charge insuffisante, une chargette (environle tiers dela charge normale, laquelle est d'environ 2 décigr. 5 de poudre noire, d'après M. Gaymu, l'armurier bien connu). En pareil cas, la balle est envoyée à peine avec un peu plus de force que dans le cas précédent; elle n'a pas de pénétration à travers les vêtements, et il y a un petit écart de tir, de haut en bas.

Une détonation un peu faible est produite

naturellement par la chargette. La double charge destinée à faire dévier l'arme n'offre pas les avantages philanthropiques de la chargette, car elle donne plus de pénétration à la balle, et la direction de bas en haut qui peut se produire, surtout si l'on n'est pas un tireur exercé, peut, en revanche, corriger précisément un défaut de tir.

3° Avec des pistolets régulièrement chargés, le moyen suivant est employé pour enlever de la précision : il consiste à durcir la détente pour amener un coup de doigt et faire porter le coup plus haut à droite.

Il est vrai qu'en armant, un tireur exercé peut s'apercevoir si la détente est dure. Aussi recommande-t-on plutôt de remettre aux adversaires des pistolets tout armés.

4º Parfois, les témoins se contentent de mettre une bourre, sans la moindre balle: encore un duel de tout repos.

Tels sont les trucs les plus employés.

On a songé, pour atténuer le duel au pisto-

let, à d'autres moyens. Notons, pro memoriâ, l'emploi des pistolets à soupape basculant à l'intérieur, pour y faire disparaître les projectiles, la poudre et la bourre restant seules dans le canon.

Si l'on a employé ce genre de prestidigitation, ce doit être bien exceptionnel.

Les pistolets à âmes lisses, autrefois en usage, lançaient les balles avec moins de force et de précision que les pistolets rayés; mais ceux-ci sont maintenant les seuls dont on se sert.

On a songé à empêcher la justesse du tir d'abord, comme nous l'avons dit, par l'emploi de charges trop fortes.

Il y a d'autres moyens, plus exceptionnels,

et qui offrent le même inconvénient: c'est que, en voulant amener une déviation, on peut tout simplement corriger un défaut de tir. On n'amènerait de déviation que chez les tireurs visant bien, et, à ce compte, on avantagerait leurs adversaires.

Cela dit, notons d'une façon résumée, quelques moyens de déviation :

- 1º Déplacement du guidon de gauche à droîte ou de droîte à gauche. Les pistolets de duel doivent être à guidons fixes. Mais souvent les guidons, même dits fixes, placés « à force », peuvent être facilement déplacés de gauche à droîte ou de droîte à gauche. Il n'en serait pas de même s'ils étaient vissés sur le canon comme les guidons de fusil.
- 2º Abaissement ou exhaussement du guidon. — Notons que cette opération demanderait à être faite d'avance et non sur le terrain comme cela peut avoir lieu pour le déplacement du guidon à droite ou à gauche.
- 3º Abaissement ou exhaussement du cran de mire. — Même observation que précédemment
- 4° Emploi de pistolets spéciaux aux canons fabriqués ou manipulés pour qu'il y ait déviation de tir.

Inutile d'entrer dans de longs détails au

sujet de ces moyens exceptionnels et rappelés plutôt bro memorià.

Ce qui me paraît encore plus exceptionnel, c'est la déloyauté dans l'application des « trucs » du duel au pistolet.

Je ne crois pas que les témoins aient l'âme assez noire pour recourir à des opérations destinées à donner à leurs clients des avantages déloyaux. Je ne crois pas non plus les combattants disposés à en profiter. Telles seraient par exemple les opérations suivantes:

- r' Dans une paire de pistolets, faire dureir la détente d'une seule des armes, faire à cette arme une petite marque pour la reconnaître et pouravertirun o mbattant du genre de détente qu'il aura, si c'est cette paire de pistolets qu'on emploie sur le terrain; son adversaire ignorerait au contraire s'il a une détente douce ou dure.
- 2°, 3°, 4°, etc.... Employer un des autres moyens indiqués pour empêcher la justesse de tir dans les deux armes, en avertissant un combattant qui dans son tir pourrait tenir compte de la déviation de l'arme, son adversaire ne se doutant pas de cette déviation.

Dans quelle proportion les duels au pistolet sont-ils truqués? Il serait difficile de le préciser. Mais ce qui est, de l'avis général, la principale cause de l'atténuation du duel moderne au pistolet, c'est l'adoption, presque toujours, du duel au commandement, remplaçant le combat au visé d'autrefois.

Le nouveau code du duel proposé par la « Société du Contre de Quarte » supprime même complètement le duel au visé, ce qui n'est pas approuvé par tout le monde. Mais en fait, depuis longtemps, l'emploi du duel au commandement est devenu la règle en Fernance.

L'adoption de ce genre de combat et la rapidité des commandements suffiraient, avec l'inhabileté de beaucoup de combattants, à expliquer les nombreux échanges de balles sans résultat.

On se rend compte que le tir au commandement exige, plus que le visé, un notable exercice, un entraînement spécial.

Puis, sur le terrain, les directeurs de combat précipitent volontiers les commandements, et il y a chez les adversaires une naturelle appréhension de tirer trop tard, après le commandement trois.

Inutile de rappeler ce fait évident que l'on doit généralement moins bien tirer sur un adversaire en chair et en os que sur une silhouette de stand... ne fût-ce que parce que le premier tire sur vous en même temps.

Il est d'ailleurs fréquent que l'adversaire, surtout s'il n'est pas exercé, tire précipitamment dès le commandement de : Feu! et cela dérange.

Ajoutons que les commandements sont criés parfois d'une façon spéciale, vociférés par des directeurs de combat qui tâchent de troubler, ou du moins d'énerver les adversaires et de leur enlever de la précision de tir. Dans le même but, ils leur font attendre le commandement: Feul et tâchent de les surprendre pour leur enlever leurs moyens de coup d'oilet de doigté.

DUEL A L'ÉPÉE

Dans les pages qui suivent, je suppose que les lecteurs sont déjà au courant des termes d'escrime: je les prie d'ailleurs de se reporter au fau de l'Eupé et au Manuel d'Escrime que j'ai déjà publiés. C'est une sorte de complément de ces livres que je me suis proposé de faire.

Anx lecturs non au courant des termes d'escrime et qui sans voir le temps de prendre de nombres leçois de tipi sans voir le temps de prendre de nombres leçois de terrain, auraient à se battre à l'épé, je dédie spécialement la fin de ce chapitre. Il 9 se question d'un jeu facile à décrire sans emploi de mots techniques et qui n'en réussit pas moins, avec l'adde des conventions du duel moderne, à controcarrer beaucoup de jeur plus ou moins «savatas».

Il y a eu, pour le duel à l'épée, une curieuse évolution de l'escrime, motqui est peut-être du domaine de la philosophie... Mais où ne retrouve-t-on pas de la philosophie, quand on veut? Les transformations successives de l'escrime pratiquée sur le terrain pourraient même inspirer à des philosophes du genre grincheux ou simplement caustique des régrincheux ou simplement caustique des ré-

flexions amères sur les légères piqûres qui terminent souvent le duel moderne, à la différence des rencontres d'autrefois où l'on se tuait volontiers, et, autant que possible, « le plus galamment du monde ! » Ce n'était pas toujours aussi courtois et « chevaleresque » que l'on veut bien le dire, —, mais quant à la gravité des dénouements, sinon des causes de duels, elle était généralement incontestable.

Longtemps les seconds, remplacés par les témoins modernes, se battirent à côté de leurs amis. Trouverait-on aujourd'hui beaucoup de témoins disposés à jouer le rôle de seconds ? Ils préféreraient généralement arranger l'affaire, si elle devait les amener à dégaîner euxmêmes

Lorsqu'on se battait ainsi trois contre trois, celui des combattants qui dépêchait le premier son adversaire, ne se faisait pas scrupule d'aller prêter main-forte à ses amis, de sorte qu'on se mettait parfois deux contre un. Voilà qui n'est pas « chevaleresque ».

De même, lorsqu'il arriva, dans le fameux combat des Mignons et des Angevins, que l'un des Mignons oublia sa dague, son adversaire ne se fit pas scrupule d'en profiter et de le combattre à la fois avec l'épée et la dague, ce qui, avec l'escrime du temps, lui créait un avantage marqué. Système encore peu chevaleresque.

Au xvii siècle, on commença à employer le duel au pistolet, qualifié d'invention diabolique par... un maître d'armes d'alors, Besnard, auteur d'un ouvrage d'escrime connu. Sa critique intéressée ou tout au moins partiale rappelle la fameuse apostrophe à l'adresse de M. Josse. En réalité, l'adoption du duel au pistolet, pour être désagréable aux escrimeurs exclusifs, n'en était pas moiss une innovation à approuver au point de vue de l'équité, d'autant plus qu'on admit de bonne heure, et France, que le choix des armes devait appartenir à l'offensé.

Auxix siècle, l'ouvrage du comte de Chatauvillard sur le duel, ouvrage auquel beaucoup de notabilités donnérent l'appui de leurs signatures, tendit à introduire ou à maintenir le plus d'équité possible dans les usages du duel avant et pendant la rencontre.

Mais en raison du genre d'escrime adopté, il y eut assez souvent mort d'homme dans la première moitié du siècle. On fut même amené à chercher une nouvelle répression judiciaire du duel.

Le nombre des rencontres à dénouement funeste resta encore trop élevé.

L'évolution de l'escrime du terrain y a mis bon ordre. La pratique du tir aux extrémités s'est répandue, jointe à un vif sentiment de la distance.

On s'est dit de plus en plus qu'en duel comme à la guerre il ne faut pas trop chercher à prendre contact, qu'il faut se défier des emballements d'un courage chevaleresque, dont les résultats seraient funestes.

Nul n'ignore plus que s'il y a parfois d'heureux désespoirs, il faut plutôt, d'ordinaire, un calme mêlé de tenacité, et même une froideur calculée, mathématique.

Et, pour continuer la comparaison, de memo que la guerre se fait maintenant à plus grande distance, à distance telle que les combattants peuvent se tuer sans même se voir — ce qui manque évidemment de charme—de même le duel à l'épée se pratique maintes fois d'assez loin, parce que l'on tire aux extrémités, soit pour les toucher réellement, soit simplement pour les menacer afin d'arriver ensuite au corps, ce qui est beaucoup moins frécuent.

— Que choisissez-vous, l'épée ou le pistolet à vingt pas ? demandait-on à un duelliste malgré lui.

— L'épée... à vingt pas, répondit-il, d'après une vieille plaisanterie — qui se rapproche de la réalité dans le duel moderne.

Iacob, qualifié de maître d'armes « philan-

thrope » y a grandement contribué avec le coup à la main... enseigné depuis longtemps, bien entendu, et avec le « tir aux extrémités » dont il formula le premier une théorie complète

Mais il y avait encore un degré de plus à atteindre dans l'évolution de l'escrime.

Dans les legons d'épée de Jacob, le tir aux extrémités, à la partie la plus avancée, la plus rapprochée, — que ce soit la main, l'avantbras, ou, à l'occasion, la tête, la jambe, — ne formait qu'un côté de la méthode; Jacob l'appelait volontiers le « petit côté de la méthode» et répétait souvent que le tir aux extrémités avait son application spéciale dans les cas

suivants :

1º Lorsqu'il s'agissait d'un combattant inexpérimenté n'ayant que quelques leçons de terrain à prendre ;

2º Lorsque, dans un duel, un combattant, même exercé, ne cherche pas à atteindre son adversaire au corps, soit par bonté d'âme, soit simplement parce qu'il se méfie en voulant toucher là, d'être atteint lui-même plus ou moins grièvement;

3° Aux escrimeurs bien exercés, le tir aux extrémités était enfin conseillé par Jacob, sous forme de fausses attaques, pour amener des contre-ripostes au corps. Par exemple, on fait semblant de vouloir toucher la main.

l'avant-bras, pour amener l'adversaire à parer et riposter franchement en donnant du fer, afin de parer sa riposte et de contre-riposter au corps.

Il y a une douzaine d'années, l'emploi de la méthode de Jacob était d'autant plus pratique que l'on voyait encore assez peu d'amateurs faisant de l'épée, étudiant le « jeu où tout compte ». Et même dans nombre de salles l'on faisait uniquement ou presque uniquement du fleuret.

Maintenant, au contraire, il y a des salles où l'on ne fait guêre que de l'épée. Les élèves de Jacob pouvaient avoir de grandes chances, même s'ils se rencontraient sur le terrain avec un tireur classé, connu, de trouver un adversire trop peu méfiant des coups à la main, à l'avant-bras. Et ces coups causent de désagréables surprises aux tireurs qui comptent trop sur les conventions du fleuret.

Dautre part, ceux des élèves de Jacob qui avaient eu le temps de s'entraîner longtemps avec le regretté maître, pouvaient d'autant mieux pratiquer le jeu de contro-riposte au corps, que la plupart des tireurs étaient habitués, dans les assauts de fleuret, à parer et ri-poster en donnant franchement du fer.

Il n'en est plus ainsi, ou du moins c'est devenu beaucoup plus rare.

De nouveaux jeux se sont formés, répan-

dus, où l'on a augmenté encore le rôle du tir aux extrémités.

Disons tout de suite que contre les noureaux jeux, la méthode de facob, bien pratiquée, offrait déjà par avance des ressources variées; mais un chapitre complémentaire où Jacob ett donné des conseils contre ces jeux eût été utile, à mon avis. Je regrette doublement, tout en ayant eu de tout temps des idées différant sur quelques points de la méthode de l'éminent matire, qu'il ne soit plus là pour faire lui-même ce chapitre complémen-

J'ai déjà tâché de le faire à ma façon dans mon Manuel d'Escrime; je complète aujourd'hui cette petite étude.

J'expliquerai plus loin ce qui doit être fait, à mon avis, contre les nouveaux jeux. Expliquons-les d'abord en détail.

La plupart des amateurs qui les pratiquent — et qui font uniquement ou l'épée — cultivent le tir aux extrémités jusqu'à l'excès, d'une façon presque exclusive, en exagérant le rôle de ce que Jacob appelait le petit côté de sa méthode, et certains arrivent assurément, par un entraînement spécial, à atteindre la main, l'avantbras, avec une particulière précision. En même temps, il se méfient grandem unt d'être touchés eux-même aux extrémités, et, pour

cette raison, effacent le bras en rentrant le coude, jusqu'au point de se trouver gênés pour divers mouvements.

Ils font moins de battements que dans la méthode de Jacob, et, notamment, pour combattre eux-mêmes un jeu de battements, ils s'exercent à dérober fréquemment le fer.

Le dérobement — le maintien de la pointe en ligne après avoir dérobé le fer ou même avoir subi le choc — la pointe en ligne mais mobile, fuyante, tenuclègérement basse — la fréquence des tensions formant coup d'arrêt au bras, voilà encore des caractéristiques des nouveaux jeux. Ajoutons que dans ces jeux, on compte en général plutôt sur les fautes de l'adversaire que sur les moyens d'offensive que l'on a soi-même.

On compte, pour ainsi dire, qu'il viendra se blesser lui-même à votre pointe, plutôt qu'on ne le blessera.

On cherche d'abord à laisser le moins de prise possible et pour ne pas exposer les parties les plus avancées, « les avancés », on efface le bras en rentrant le coude et en prenant de préférence la garde de sixte, le bras à peine ployét.

De plus, les partisans des nouveaux jeux se tiennent à distance, un peu trop à distance même parfois, et, quant au droit de rompre, ils en profitent parfois d'une façon

qui pourrait les gêner singulièrement si le terrain était restreint et qu'ils fussent acculés à la limite.

Si l'adversaire a une garde défectueuse, ou s'il découvre la main, l'avant-bras, en faisant des préparations, on y tire, et dans tous les sens, au besoin directement ou en avant, de bas en haut ou inversement. Cela, d'ailleurs, n'est pas précisément une nouveauté, mais ces moyens sont plus fréquement employés.

Notons aussi, mais chez un certain nombre de tireurs seulement, l'emploi des coups à la jambe.

Ce qui est plus caractéristique chez la plupart des adeptes des nouveaux jeux, c'est, avons-nous dit, la fréquence des dérobements et l'habitude de tenir la pointe en ligne

mais mobile, fuyante.

Même si 10 n n'a pas dérobé, si 10 n a subi le contact du fer adverse par suite d'un battement ou d'une parade, on maintient ou 10 nemet l'épée en ligne, après avoir résisté autant que possible au choc, et c'est fréquement avec un petit mouvement demi-circulaire que l'on remet l'épée en ligne, en allant de quarte à sixte, si l'épée a cté frappée en quarte, ou inversement, de sixte à quarter si l'épée a tét frappée en seconde, on remet aussi l'épée a cté frappée en seconde, on remet aussi l'épée a cté frappée en ligne cette fois dans la ligne haute, en suivant la main de l'adversaire.

Soit qu'on ait dérobé, soit qu'on ait maintenu ou remis la pointe en ligne comme il vient d'être dit, l'adversaire qui voulait s'emparer du fer ou le chasser risque de s'enferrer — ol. l'plutôt légèrement et à l'avantbras surtout, mais cela suffit en duel — il risque de se mettre pour ainsi dire lui-même sur la pointe.

Il le risque, à moins d'avoir bien étudié les nouveaux jeux, de se mélier des dérobements, et de se bien rendre compte que même sans dérobement, il aura souvent trop peu de fer, à la distance d'habitude observée, pour que le battement ou la parade ordinaire suffise à empécher l'adversaire de maintenir ou de remettre vite la pointe en ligne après avoir subi-

En remettant la pointe en ligne on romptau besoin légèrement. Cela n'en facilite que mieux la réussite de cette sorte de remises à l'avant-bras, à la main.

Les tensions et les coups d'arrêt à l'avantbras forment d'ailleurs une partie importante des jeux nouveaux.

Comme parades, ces jeux n'emploient guère que la sixte et le contre de sixte, la quarte (i) et le contre de quarte, et parfois la seconde. Ils roulent de préférence le contre de sixte.

En prenant des contres, ils font parfois décrireà la pointe une circonférence assez grande pour protéger tout le buste et pour que cela devienne à la fois parade de ligne haute et de ligne basse. On pourrait appeler cela parade mixte.

Par exemple un contre de sixte à circonférence étendue, tout en maintenant le pivot, le mouvement de poignet presque au même point, peut rencontrer parfois le fer de l'adversaire en septime, et tenir lieu en partie de la parade spéciale de cette ligne.

Après les parades, on emploie, outre la façon ordinaire de riposter, en lançant le coup, un autre genre de riposte qui est plutôt une tension après la parade : une tension sans stirer à toucher », mais en comptant que l'adversaire devenu confiant portera le bras en avant, par exemple pour redoubler son attaque, et qu'il viendra alors se blesser luimèmes sur la pointe maintenue en ligne. Tou-

jours le système signalé au début.

Dans la préoccupation de ne pas donner de fer, ce qui en principe est chose prudente, les adeptes des nouveaux jeux en arrivent à sacrifier par trop la contre-riposte et parfois même la riposte.

Au lieu de parer la riposte de l'adversaire pour contre-riposter, ils préfèrent tirer à l'a-

⁽¹⁾ Parfois la quarte basse.

vant-bras sur la riposte de l'adversaire, ou laisser la pointe en ligne, en rompantlégèrement. C'est pratique à l'occasion, et de crainte d'être touchés par le même coup, tantôt ils roncent à la riposte, tantôt ils ripostent à demi, en ne cherchant pas à aller jusqu'au corps, mais seulement à l'avant-bras, ou l'au sent la pointe en ligne comme il a été expliqué, pour que l'adversaire vienne s'y piquer l'avant-bras.

Un certain nombre de liements, de prises d'épée suivis de coups au corps complètent parfois les jeux nouveaux. Parfois aussi on voit tenter par leurs adeptes des trompements de fer en marchant et en tirant au corps, s'ils croient l'adversaire désuni, ébranlé.

Il y a d'ailleurs un fait curieux à signaler : c'est que la prudence très grande, la réserve, l'expectative prolongée que semblent vouloir observer beaucoup de tireurs d'épée nouveau jeu n'empéchent pas un certain nombre d'entre eux de se précipiter subitement, lorsaire et, d'autre part, s'être emparé de son épée; ils tentent alors des coups se terminant dans un corps à corps dangereux, au fond, pour les deux adversaires, si l'assaillant y arrive, s'il n'est pas artêté en route.

Ils se montrent ainsi « casse-cou » à l'occasion, du moins en assaut et, par exemple, dans les poules à l'épée : en serait-il de même dans un duel vérituble? Ce serait à coup sâr plus rare, san mettre en douie leur courage. Il est d'ailleurs certain qu'à la find nos peuise, les tireurs sont amenés par lassitude à se départir un peu de leur prudence habituelle. Dans un duel où ils n'ont affaire qu'à un adversaire – au lieu de combattre tour à tour divers concurrents comme dans les poules à l'èpée – ils pourraient mieux, ne ût-ce que pour cette raison, s'en tenir à la partie la plus prudente des nouveaux juel.

Et, à dire vrai, je crois que ces jeux conviennent plutôt au « tir aux extrémités. »

La tentative de toucher au corps aboutit souvent, dans les jeux nouveaux, au coup

J'insisterai là-dessus plus loin.

l'ajoute qu'ils permettent en peu de temps de rendre non seulement difficile mais toucheur — aux extrémités — en face d'adversaires même exercés, mais n'ayant pas eu
l'occasion ou la précaution de les étudier. Si
surtout ces adversaires ont trop de confiance,
s'ils veulent «faire du jeu», des fioritures
avec trop de réminiscences d'un jeu brillant
de fleuret, ils risquent d'avoir des déconvenues sur le terrain.

Ce qui contribue encore à faire paraître les

nouveaux jeux pratiques en une certaine mesure, c'est que dans les deux genres de monde où l'on recourt le plus au duel, la presse et le monde politique, on n'a pas toujours le temps ni même la volonté de s'entraîner. L'oin de là, et souvent même ce sont des adversaires à peu près novices qui set rouvent croiser le fer.

Cela dit, il ne faut pas s'exagérer la portée des jeux nouveaux.

S'ils font obtenir assez vite un certain degré de force, de difficulté, ils ne permettent guère en revanche de le dépasser.

Leur simplicité, on peut la dépasser encore dans un jeu archi-nouveau — si c'est un jeu — que je signalerai plus loin, et qui, lui aussi apprend à rendre difficile en peu de temps : il est presque instantané, et l'on peut presque se dispenser d'entraînement pour le posséder toujours, si l'on a quelques dispositions, et que l'on reste assez alerte.

Pour les jeux nouveaux que j'ai indiqués tout à l'heure, il faut en somme garder un certain entraînement, et nous voyons d'ailleurs ceux qui les cuitivent fréquenter de longues années la salle d'armes, – simplement pour se maintenir au même point qu'ils avaient obtenu en peu de temps.

Puisqu'ils fréquentent aussi longtemps la salle, autant vaudrait, semble-t-il, cultiver une escrime plus complète.

Il y a toujours quelque chose à tirer, au point de vue pratique, de certaines parties de l'eserime éliminées dans les nouveaux jeux. D'autre part, c'est plus varié, plus attrayant, semble-t-il. Il est vrai que des goûts et des couleurs

Pour combattre les nouveaux jeux, il faut d'abord se méfier du dérobement presque constant qui rentre dans leur tactique. Moins de battements, surtout de doubles

Moins de battements, surtout de doubles battements de ligne haute et de croisés que l'on ne faisait autrefois : on a trop appris à les dérober

Plus fréquemment que si l'on combattait d'autres jeux, on feindra d'attaquer le fer dans une ligne pour l'attaquer dans une autre. Et même alors il faut se méfier d'un dérobement ou d'un double dérobement.

On feindra aussi à l'occasion de prendre une parade pour en prendre une autre, en faisant usage aussi des parades mixtes citées plus haut, qui ne sont pas une nouveauté : mais on aura soin, en pareil cas surtout, de bien observer une distance suffsante.

Pour les prises d'épée, les liements, les croisés, on peut aussi faire feinte d'une prise d'épée pour en prendre une autre

Là encore, il faut bien observer la distance et se méfier des dérobements à l'avant-bras. Et les prises d'épée pour se loger et aller au corps ne sont, bien entendu, pratiques que pour les tireurs très exercés. Elles ne seraient pas à conseiller aux combattants inexpérimentés ou manquant d'entraînement.

Du reste, en cherchant à tirer au corps, ils joueront souvent la difficulté vis-à-vis d'adversaires cherchant d'ordinaire à ne toucher que les «avancés». C'est comme s'ils leur

Etant donné qu'il s'agit ici d'une petite étude technique sur les moyens de toucher et de n'être pas touché, je n'ai pas à apprécier la valeur «morale» du coup à la main, à l'avantbras, et à voir s'il convient ou non d'aller sur le terrain pour se piquer les abatis.

Je dis simplement: Puisque l'adversaire vise de préférence la main, l'avant-bras, on joue la difficulté en visant le corps — à moins, bien entendu, que l'adversaire ne fasse son jeu maladroitement, ne voie pas assez bien la distance, ne laisse l'occasion de s'emparer du fer, ne se découvre trop, etc...

Mais le tir aux extrémités est souvent pratiqué de façon moins maladroite, surtout au début d'un assaut ou d'un duel, et pendant un bon moment suffisant pour que l'on ait le

Les combattants inexpérimentés ou peu entraînés auraient tort, en somme, au point de vue pratique, de jouer la difficulté et, sauf exceptions, de viser au corps plus que les adversaires pratiquant les jeux nouveaux.

A la salle, des tireurs non seulement très exercés, très entraînés, mais vraiment de première force, emploient la tactique suivante contre les nouveaux jeux : ils découvrent franchement le corps en portant le bras ployé à leur droite et invitent ainsi l'adversaire à tirer à la poitrine ou au ventre, comme si e la voie était libre ». C'est qu'ils ser coient sirc d'arriver à temps à la parade et parce qu'ils pensent, en parant au besoin très près du corps ainsi « offert», avoir plus d'épée pour bien chasser le fer par la parade, et pour bien riposter à portée.

Mais feraient-ils cela, eux-mêmes, en duel? E1, d'autre part, leurs adversaires s'avanceraient-ils aussi loin, sans trouver de fer, en

vovant le piège?

Pour en revenir au jeu convenant mieux à la généralité des tireurs, il est préférable de ne pas autant découvrir le corps, et, d'autre part, de chercher aussi dans sa garde à effacer l'avant-bras, le bras plus ou moins ployé, suivant les circonstances.

Contre les nouveaux jeux, il pourra être utile de prendre de temps à autre, au lieu de la garde habituelle (voir à ce sujet le Jeu de l'Épée et le Manuel d'Escrime), la garde sui-vante: la main tournée les ongles en dessous.

mais sans être précisément ni en tierce ni en se tenant prêt à parer seconde ou tierce et à riposter : l'avant-bras est bien effacé, le coude rentré, la pointe de l'épée est tenue horizontale ou légèrement baissée, un peu inclinée

C'est une garde d'expectative, de défensive, lorsqu'on ne connaît pas encore le jeu de l'adversaire ou lorsqu'on lui suppose un jeu un peu excentrique. Ainsi placé, on n'a qu'une ligne de côté à protéger, la ligne du dedans; le bras est effacé, on voit bien venir l'adversaire, s'il veut tirer au corps, et s'il le fait, on seconde, en prenant le contre au besoin.

On est prêt à prendre ces parades sans la main en sixte, il faudrait des conversions de main, ou bien prendre sixte et octave; or, à l'épée, contre certains jeux nouveaux, surtout, où l'on trouve souvent assez peu de fer, ces parades ont l'inconvénient de moins chasser le fer que seconde et tierce.

Mais la garde indiquée est surtout, je le que des coups à l'avant-bras, surtout en trompant le fer, en doublant, en triplant, coups qu'elle permet d'ailleurs bien et qui sont souvent très utiles, ne fût-ce que comme menaces et pour contenir l'adversaire, le rendre moins entreprenant. Mais enfin pour une offensive plus complète, il sera bon de revenir aux gardes ordinaires, variant de la dans une position intermédiaire.

Au sujet des parades, nous avons déjà fait quelques remarques.

Rappelons aussi qu'il peut être utile, comme nous l'avons déjà indiqué dans le Manuel d'Escrime, de faire parfois une parade répétée dans la même ligne.

De même, on peut faire un battement répété dans la même ligne, mais cela à l'occasion, et sans abuser des battements, surtout contre les jeux où l'on dérobe fréquemment.

Pour les ripostes, il faut ne riposter au corps qu'après avoir senti que l'on avait assez de fer, surtout avec des adversaires qui remettent volontiers l'épée en ligne vers l'avant-bras, après avoir rompu légèrement,

Cette sorte de remise, ils la tentent aussi sur la contre-riposte. Il faut donc aussi pour contre-riposter au corps, avoir senti que l'on chassait bien le

En somme, il faut se méfier de ces remises

sur la riposte et la contre-riposte.

D'autre part, ce n'est guère qu'après une

certaine durée du combat et lorsque l'adversaire est ébranlé, désuni, ou lorsqu'il a perdu son terrain, que la contre-riposte peut avoir toute sa valeur.

On sait en effet que dans les nouveaux jeux, surtout, nombre de tireurs rompent volontiers, brisent la phrase parune prompte retraite, sauf à chercher à regagner du terrain au moyen de reprises d'attaques aux « avancés. »

Pour conclure, faire durer le combat longtemps au besoin — sans négliger, dès le début, aucune occasion favorable — songer qu'il s'agit d'un seul coup et qu'il faut mettre le temps au besoin pour le donner, sans dédaigner aucun ien.

Les jeux nouveaux offrent d'ailleurs de réelles difficultés, nous le répétons. Mais ceux qui s'en contentent arrivezt en vérité un peu trop souvent au coup double lorsqu'ils veulent toucher au corps ou lorsqu'un adversaire faisant le même jeu tente de les toucher.

Entre deux adversaires pratiquant les nouveaux jeux, les coups doubles à l'avant-bras, aubras, sont aussi assez fréquents; et souvent, d'ailleurs, il n'y a pas plus de raison pour que ce soit l'un que l'autre qui touche, tous deux cherchant en même temps à glisser, à insinuer leur pointe au petit bonheur vers l'avant-bras, avec une précision à peu prés égale. Et leur tactique n'est vraiment avantageuse que contre les adversaires qui voudraient faire trop de jeu et des fioritures de fleuret, ou trop de battements un peu larges, trop d'essais de prises de fer risquant de découvrir

J'ai fait allusion plus haut à un jeu plus simple encore et qui néanmoins suffit à rendre difficile en peu de temps, en très peu de temps. C'est presque de l'escrime instan-

Il consiste surtout en un jeu de redoublements à la main, à l'avant-bras, — sans même tenter jamais ni battement ni parade.

Sur chaque attaque de l'adversaire, on le harcèle d'un ou de deux ou de trois coups pointés droit devant soi, sur la main, l'avantbras, et l'on revient aussitôt en garde (1), la pointe légèrement basse, en retirant l'épée pour repointer de nouveau une, deux ou

⁽i) Si Von est tout à fait inexpérimenté en secrime, et si Pon a qu'une ou deux leçons deraut oi, on prendra la position de garde qui génera le moins pour la tenue du corps, des jambes et de hors garde; e on pliera à peine sur les jarrets, on mettra la main gauche sur la hunche, on efficare le corps (déprement sans qu'illen puisse résulter de la gene, et l'on pliera le bras droit plas ou moins suivant la distance en tennant la point de l'épéc légérement basse, à la hauteur

trois fois, si l'adversaire veut s'emparer du fer.

Si l'on a soin de bien garder la distance en rompant à propos, sans exagération, pour ne pas perdre trop vite son terrain; si l'on observe avec sang-froid la même tactique sans donner le fer, sans s'émouvoir des ruses diverses que peut tenter l'adversaire pour avoir assez de fer, pour l'écarter vivement on s'en emparer, on peut embarrasser bien des tircurs exercés — l'expérience en a été faite, voire dans un Championnat, — on peut les rendre plus retenus, plus circonspects, moins friands de coups au corps, et l'on peut même avoiras ma de chances de les toucher au moins à la main ou à l'avant-bras.

Bien entendu il faut du coup d'œil et être assez alerte pour garder la distance en rompant lestement au besoin; mais la notion de la distance s'acquiert très rapidement chez ceux qui ont des dispositions. Souvent, c'est en grande partie une qualité innée.

En grande partie une quante innée.

Lo jeune tireur qui en fit l'expérience dans un Championnat et qui ne savait guère faire autre chose, prouva à ses adversaires qu'il ne faut pas toujours dédaigner — même si l'on est tireur exercé — les jeux les plus simplistes l'épée à la main. L'un d'eux, décontenancé, faillit imiter cette tactique: l'imitation était d'ailleurs facile avec pareil ieu.

On peut le rendre naturellement moins facile à imiter et plus efficace si on l'applique avec la notion de la distance et l'entraînement acquis à la salle d'armes, et si on le fait alterner avec d'autres jeux moins simplistes, comme je l'ai vu faire à la salle Hissard dont l'excellent mattre est, comme on le sait, un de nos premiers professeurs d'afriés.

Je 'lui ai vu faire de remarquables expériences de divers genres d'escrime, à l'usage des inexpérimentés, comme à l'usage des habitnés de salles d'armes

...

En terminant cette étude sur le genre d'escrime employé dans le duel moderne, je cite, pour mémoire, les petits moyens suivants : 1º Celui aui consiste à découvrir exprès

la main, l'avant-bras pour y laisser tirer l'adversaire, afin d'éviter une blessure plus

2º Le truc consistant à prendre l'adversaire par l'essoufflement, la fatigue, par exemple en usantjusqu'à l'excès du droit de rompre. Les témoins doivent, d'ailleurs, prendre à ce sujet des mesures préventives dans le procès-verbal d'avant la rencontre (pour la fréquence des remos. la limitation du champ), et. ŝ'il v a eontestation, s'en référer aux usages, aux règlements les plus autorisés. Il est vrai que ceux-ci laissent parfois une certaine faculté d'appréciation pour rendre du champ à un adversaire acculés à eccompte, une discussion reste possible, et, pour y couper-court, mieux vaudrait préciser le nombre de mêtres à rendre après un premier ou un second acculement à la l'imite primitive. Ce n'est pas encore l'usage; umais on y vieux passent premier que un second acculement à la l'imite primitive.

Autres trucs résultant : 1° de la tenue des adversaires :

2º de l'intervention du directeur de combat et des témoins ;

3º de l'intervention des médecins.

La fameuse cuirasse d'Ollivier dans le duel Olivier-Feuillerade, était moins qu'un truc, c'était une déloyauté, une félonie des plus graves.

Les témoins doivent d'ailleurs empêcher pareil fait en ayant soin de visiter les adversaires sur le terrain.

Mais, dans le duel civil, on laisse aux combattants civils leur chemise, et n'y a-t-il pas moyen de truquer avec ce vêtement intime?

Dans un compte rendu du duel du prince Henri d'Orléans et du comte de Turin, on raconta que le plastron de la chemise du comte de Turin brillait comme une cuirasse.

De là à conclure qu'il en avait la fermeté et l'efficacité, il n'y eut qu'un pas. On fit une belle réclame à la blanchisseuse du comte de Turin. Les blanchisseuses de Londres devaient com-

Il y eut de nombreuses interviews sur la question de savoir si une chemise très bien, trop bien empesée donne à son propriétaire un avantage déloval en duel.

En résumé, beaucoup admettent qu'une chemise très empesée peut saire dévier un très léger coup de pointe, une érassure, mais non

un vrai coup d'épée. On évite d'ordinaire toute discussion en convenant que les deux adversaires auront

.

Il y a de petits moyens plus ou moins honnêtes qu'ont employés des directeurs de combat pour interrompre des phrases d'armes paraissant devoir mal se terminer pour leurs

Certains sont intervenus sous prétexte qu'ils croyaient l'un des adversaires touché, et qu'ils voulaient vérifier le fait.

On m'a conté aussi qu'un escrimeur connu.

assez souvent directeur de combat, arrête une phrase mal engagée par son client, dès que la pointe d'une épée a touché même très légèrement une coquille; il arrête alors le combat pour voir si la pointe n'est pas émoussée.

Il est parfois difficile aux témoins adverses de s'opposer à ces subterfuges, où le partipris d'intervention partiale, déloyale même, n'est pas toujours évident.

En prétendant qu'un des adversaires doit avoir été touché, un témoin même non directeur du combat peut amener aussi une interruption favoráble à son client.

Inutile de rappeler que les médecins déclarent volontiers, à propos de la moindre piqûre, que c'est une blessure mettant un des combattants « dans l'impossibilité absolue de continuer. »

Je consacre plus loin un chapitre spécial aux médecins de duel.

adx inedectins de duel.

Légendaire est l'histoire du médecin qui,
pour arrêter un duel, imagina de faire avec son
bistouri une blessure légère à son client qu'il
voyait menacé de recevoir un très mauvais
coup!

DUEL AU SABRE

Le duel au sabre est, comme on sait, exceptionnel entre civils, en France, tandis qu'en divers pays étrangers, c'est le genre de duel le plus fréquent.

Dans l'armée, même dans la cavalerie, l'usage du duel à l'épée se généralise. L'épée
produit moins de blessures susceptibles d'estropier, comme le sont certains coups de
manchette ou certains coups de pointe de sabre. (Même dans les coups de pointe, le tranchant du sabre a naturellement son action.)
Ajoutons que l'on voit moins de coups doubles dans les duels à l'épée, et que l'intervention du directeur du combat y est moins diffielle que dans les rencontres au sabre

Le duel à cette arme est si exceptionnel entre civils en France qu'il n'y a même pas de convention sur le genre de sabre dont ils dolvent se servir.

Emploieront-ils tel ou tel modèle de sabre de

la cavalerie, ou un sabre d'officier d'infanterie, ou un sabre de salle d'armes? A propos des sabres de salle, ajoutons qu'il y en a diverses sortes, et que d'aucuns sont très minces et très lévers.

Dans l'armée, on emploie pour se battre les armes d'ordonnance.

Un truc que nou ssignalait le maître d'armes d'un régiment de chasseurs, consiste à ne pas faire aiguiser le tranchant des sabres dont on va es servir dans une rencontre: « La pointe des sabres suffit déjà, me disait ce maître, à rendre les rencontres suffisamment dangereuses. (Un sous-officire de son régiment venait d'être tué en duel). Et, pour ma part, je cherche du moins à éviter une grave blessure du tranchant en m'abstenant de faire aiguiser les sabres avant les rencontres.

D'autres maîtres à qui je demandai s'ils en faisaient autant me répondirent négativement: lis estimiaent n' que sans être aiguisé, le tranchant du sabre, s'il est bien porté, en « sciant», peut faire une blessure moins franche, moins nette, peut-être plus dangereuse que celle d'un sabre aiguisé, d'antant plus que les combattants peuvent avoir été tentés de frapper plus violemment; 2º que, avec un sabre bien aiguisé, la moindre atteinte pourra faire une blessure visible, suffisant pour arrêter le combat, ce qui pourra empêcher les adversaires

de rechercher un coup de tranchant plus violemment porté, ou de recourir à des coups de pointe parfois mortels; 3º enfin, ils estiment que, au point de vue de l'effet moral du duel, au régiment, il ne faut pas avoir l'air de vouloir atténuer la rencontre, d'autant plus que, en réalité, on n'atteindrait pas ce but, d'après ce qui a été dit précédemment.

Au sabre, comme à l'épée, on peut cultiver presque exclusivement ce jeu de tir aux extrémités que nous avons fait rentrer dans les truougres de l'épée.

Rappelons, il est vrai, que certaines blessures de sabre à l'avant-bras, tels que les coups de manchette dessous, ou les coups de pointe dans la même région — le tranchant produisant également son action dans les coups de pointe — risquent d'estropier et par conséquent ne sont que trop sérieuses,

Les coups de manchette dessus, les coups de pointe dans la même région sont moins

Il y a une façon atténuée de porter le coup de manchette dessous, avec le dos du sabre, dos aiguisé dans une certaine longueur. Cette façon exceptionnelle de porter un coup de tranchant peut surprendre l'adversaire: c'est encore une sorte de truc. La blessure, quoique légère, résultant de ce coup, pourra être de celles que les témoins considèrent comme mettant fin au combat.

Si l'on se servait en duel de sabres aussi minces, aussi légers que ceux employés maintenant en salle, on pourrait faire avec ces armes des jeux de coups de pointe à l'avantbras aussi simplifiés, aussi anodins dans leurs résultats que ceux indiqués a propos de l'épée.

Mais avec ces mêmes sabres on pourrait aussi, bien entendu, faire un jeu de contrepointe varié et dangereux; en raison même de la légèreté, de la maniabilité des armes.

Avec des sabres plus lourds, comme les armes d'ordonnance, il y a moins de « jeu » à faire, soit comme pointe, soit comme tranchant

Les armes de cavalerie l'égère, un peu courbes, offriraient l'avantage suivant en duel: un combattant inexpérimenté est tenté, avec une arme courbe, de porter uniquement ou presque uniquement des coups de taille (1), tandis qu'avec le sabre droit, la latte, il est amené à pointer.

Or, les coups de pointe causent plus de blessures mortelles.

Je ne dois pas terminer ces remarques sur le duel au sabre sans remercier de ses excellents conseils M. Alessandri, le maître si connu, avec lequel j'ai collaboré pour l'Escrime du sabre à cheng!

M. Alessandri n'enseigne pas moins bien,

Son neveu, qui porte le même nom, donne aussi la leçon très finement, et il serait injuste de ma part de ne pas le constater

⁽¹⁾ Rappelons que, avec un peu d'exercice, les soldats arrivent avec un sabre courbe, légèrement courbe, à se servir de leur arme pour les coups de pointe, comme pour les

encore une sorte de truc. La blessure, quoique légère, résultant de ce coup, pourra être de celles que les témoins considèrent comme mettant fin au combat.

Si l'on se servait en duel de sabres aussi minces, aussi légers que ceux employés maintenant en salle, on pourrait faire avec ces armes des jeux de coups de pointe à l'avantbras aussi simplifiés, aussi anodins dans leurs résultats que ceux indiqués a propos de l'épée.

Mais avec ces mêmes sabres on pourrait aussi, bien entendu, faire un jeu de contrepointe varié et dangereux; en raison même de la légèreté, de la maniabilité des armes.

Avec des sabres plus lourds, comme les armes d'ordonnance, il y a moins de « jeu » à faire, soit comme pointe, soit comme tranchant

Les armes de cavalerie légère, un peu courbes, offiriaient l'avantage suivant en duel: un combattant inexpérimenté est tenté, avec une arme courbe, de porter uniquement ou presque uniquement des coups de taille (1), tandis qu'avec le sabre droit, la latte, il est amené à pointer.

Or, les coups de pointe causent plus de blessures mortelles.

Je ne dois pas terminer ces remarques sur le duel au sabre sans remercier de ses excellents conseils M. Alessandri, le maître si connu, avec lequel j'ai collaboré pour l'Escrima du sabre à cheval.

M. Alessandri n'enseigne pas moins bien,

Son neveu, qui porte le même nom, donne aussi la leçon très finement, et il serait injuste

⁽¹⁾ Rappelons que, avec un peu d'exercice, les soldats arrivent avec un sabre courbe, légèrement courbe, à se servir de leur arme pour les coups de pointe, comme pour les

DEUXIÈME PARTIE

AUTOUR DU DUEL

Les combattants

Connais-toi toi-même, disait la sagesse antique, — on me saura gré, j'espère, de ne pas le dire en grec.

Nos modernes psychologues conseillent à

leur tour le culte du moi.

Le voyage d'exploration intime, recommandé par les psychologues, ne manque pas d'imprévu, même lorsqu'on a passé la première jeunesse et que l'on a eu le temps de se former un caractère, une volonté.

On ignore soi-même quelles impressions, et surtout quelles nuances d'impressions l'on éprouvera en telle ou telle circonstance.

Le duel est une des circonstances de la vie les plus curieuses à analyser.

A la veille d'un premier duel, on peut se demander si l'on sera à hauteur de la situation, ou tout au moins avec quel degré de fermeté et de « possession de ses moyens », j'allais dire de « virtuosité ».

Quel « état d'âme » aura-t-on ?

٠.

Sur le point de se battre en duel pour la première fois, certains ont peur... d'avoir peur, — malgré toutes les plaisanteries faites sur le duel, où il reste toujours une part d'aléa.

Non qu'ils croient manquer de courage, ou de volonté de réagir, si une défaillance physique survenait.

Mais jusqu'à quel point faudra-t-il réagir, s'il y a lieu, et comment y réussiront-ils? En dehors de toute question de courage, il

y a des règles de «correction» qu'ils craignent d'enfreindre sur le terrain, surtout s'ils ne sont pas des assidus de salle d'armes.

Ils appréhendent d'être ridicules, ou même incorrects.

D'autres, plus confiants en eux-mêmes, mieux entraînés ou d'esprit moins inquiet, ont avant tout la curiosité de savoir quelle sensation exacte ils éprouveront.

Ce n'est même pas «l'émotion d'un premier début » qu'ils ressentent; c'est un frisson de curiosité, en partie agréable, à cause de l'attrait du nouveau et comme du fruit défendu.

Un premier duel éclaire beaucoup de gens sur leur degré de tempérament, leur donne conscience de la vaillance de leur chair devant la menace d'un coup d'épée ou d'une balle, fermeté qu'eux-mêmes ne croyaient pas

On sait que ce courage physique, qui devient comme une inconscience de danger, doit être bien distingué du courage moral, dont un exemple est donné par le fameux mot de Turenne, si souvent répété:

Tais-toi, carcasse! si tu savais où je vais te mener...!

On dit volontiers qu'il y a plus de mérite à avoir le courage moral, tout de volonté, tout de réaction contre une chair défaillante, qu'à avoir l'autre, don inné de la chair, comme inconsciente du péril.

En tous cas, la volonté non plus n'est pas absente chez ceux dont la chair est instinctivement vaillante; si l'on tient à comparer les deux sortes de nature, on peut dire simplement que l'une est plus complète et plus heureuse que l'autre.

Distinguons, d'ailleurs, entre quelques catégories de combattants.

ITE CATÉGORIE

Les traqueurs

Il advient que des fanfarons, des « crâneurs », suivant une expression plus moderne, rabattent beaucoup de leur aplomb sur le terrain.

Ils font là une contenance assez piteuse, et donnent des signes de vulgaire « trac ».

— Comment, un coup à la main? s'écriait avec dédain un de ceux-là, en prenant une leçon de Jacob, c'est dans le ventre que je veux transpercer mon adversaire!

Or, le l'endemain, sur le terrain, il fallut interposer une barrière improvisée de paletots pour empêcher ce farouche duelliste de prolonger une sorte de fuite.

— Vous me quittez, Monsieur, vous me quittez?disait Léon Chapron à un adversaire qui imitait cette tactique, et montrait un sentiment exagéré de la distance.

Fort troublé à la veille de son premier duel, un homme politique, très millionnaire, a tenu absolument, pour se rassurer, à ce que son maître d'armes couchât chez lui. Voulaire donc lui demander des bottes secrétes alue milieu de la nuit. Et le voit-on, en proie à l'insomnie, venir réveiller le malheureux maître d'armes pour lui demander son avis sur un coup terrible qui l'obsédait!

Mais on s'aguerrit aussi pour le duel.

Tel qui s'était assez mal comporté dans une première affaire, montre ensuite une plus ferme contenance.

Réciproquement, il arrive qu'un homme ayant déjà fait ses preuves sur le terrain devienne, dans une nouvelle affaire, plus que circonspect et hésitant. Il peut être influencé par de ficheuses dispositions physiques ou morales, par la force ou l'allure décidée de morales, par la force ou l'allure décidée de son nouvel adversaire. Peut-être aussi, dans l'intervalle de deux rencontres où il se comporte si différemment, a-t-il tout simplement fait un héritage inespéré. Il en est dont le million attendrit le courage.

On sait le mot d'un richard provoqué par un bohème de la haute vie: — Je suis millionnaire et il n'a pas le sou: les chances sont trop inégales.

Mais ils sont rares, en somme, ceux qui ont du duel une appréhension exagérée.

En général, on préfère, et avec raison, l'éviter.

Mais on en prend son parti, et même on l'accepte volontiers s'il est amené par de sérieuses querelles. Beaucoup de combattants ne paraissent pas s'inquiéter d'être peu ou point exercés aux armes, — tandis que les duellistes d'autrefois portaient l'épée au côté et en pratiquaient plus ou moins le maniement.

Devant l'inexpérience de tant de combattants modernes, il ne faut pas regretter, surtout quand ils ont charge de famille et d'affaires, cette tréquence de dénouements anodins, criblée de maintes épigrammes.

Ceux qui, malgré les effets anodins du duel consont quittes pour ne pas aller sur le terrain: on n'y est pas forcé, et l'on peut donner comme raison ou comme prétexte que l'on n'admet pas cet usage, «vestige des temps barbares», comme dit M. Prudhomme.

Ou bien l'on ne donne aucune raison. Cela vaut mieux en tous cas que d'aller sur le terrain pour y faire mauvaise figure, y abuser du droit de rompre ou avoir l'air de prier les témoins d'intervenir dès que la pointe adverse menace un peu plus haut que l'avant-bras.

Cette catégorie spéciale de duellistes traqueurs est heureusement exceptionnelle et

Plus amusant est le cas des duellistes qui ont peur, non pour leur peau, mais pour leur réputation d'escrimeurs. Dame ! On n'est jamais sûr de ne pas être touché, surtout à la main, à l'avant-bras, ne fût-ce que par uc le, après avoir conquis patiemment une réputation, d'être blessé par une « mazette »!

J'en ai connu de très renommés qui, provoqués, se sont montrés très conciliants, et qui d'un peu plus auraient fait des excuses, pour éviter ce risque d'un accroc à leur réputation de tireurs di primo cartello».

2º CATÉGORIE

Ceux qui recherchent le duel

Les réclamistes forment la grande majorité dans cette catégorie.

Et la réclame que peut amener le duel, ils y tiennent, soit par vanité, soit par intérêt, soit pour les deux raisons à la fois.

Il a fait école, le gentilhomme dont parle Brantôme, et à qui l'on demandait pourquoi il se battait: «Parbleu! pour me faire mettre dans les chroniques»!

Co n'est pas facile, d'ailleurs, de « se faire mettre dans les chroniques », car on est terriblement blasé sur le duel, surtout depuis qu'il abouti à tant de dénouements anodins. Les affaires « à sensation » ont les honneurs de comptes rendus détaillés; mais autrement, à peine si l'on fait aux rencontres les honneurs des « chos » ou « faits-divers » en quelques lignes, etencore Les débutants du duel, s'ils n'ont pas déjà par ailleurs une notoriété quelconque, n'obtiennent pas toujours cor quelques lignes. Aussi faut-il généralement plaindre le « jeune homme qui cherche un duel». On pourrait résumer ainsi ses mésaventures:

Ce jeune homme appartient d'ordinaire soit à la presse, où il cherche à brûler les étapes, soit au monde, où il cherche à se distinguer, à se faire remarquer — des femmes surtout, naturellement.

Dans les deux cas, à peu près mêmes mésa-

Aux alentours de son vingt-cinquième printemps, son rêve est d'avoir un duel! Mais là, bien entendu, un bon duel qui fasse du bruit! Une duel dont on ne parlerait pas? Autant frier des groupse!

Dans l'attente de cette affaire d'honneur, notre jeune homme ne passe guère de jours sans travailler avec acharnement l'épée et le nistolet.

Tous les soirs, à la salle d'armes, il plastronne, fait cinq ou six assauts, ne s'arrête qu'essoufflé, haletant, couvert de sueur.

Il prend part à une infinité de poules à l'épée et étudie tous les systèmes de jeux de terrain, — un peu trop de systèmes, car il finit par en avoir des idées quelque peu conDéas les tirs, il casse une multitude de poupéas, d'œuss, d'assiettes, et perce d'innombrables cartons, presque tous conservés pour suivre les progrès de son tir, et aussi pour en orner son appartement, entre deux panoplies

Ah! s'il avaitsu, s'il avait pu prévoir, comme il se fût donné moins de mal!

Car l'expérience lui démontre bientôt qu'un jeune homme, inconnu comme il l'est, a autant de peine à décrocher un duel à sensation qu'à faire recevoir une pièce en trois actes an Vandaville, ou aux Varidatés

Trouver un adversaire quelconque, ce n'est pas difficile; mais «obtenir» un adversaire déjà connu, dont le renom suffise à rendre le duel «bien parisien», voillà qui n'arrive que par une chance excentionnelle

S'il appartient à la presse, le jeune homme qui cherche un duel n'écrit généralement que dans des journaux peu lus, dont les attaques, dédaignées par les gens «arrivés», semblent

Appartient-il au monde, il risque de voir également considérer ses impertinences comme dépourvues de toute portée; en même temps, il risque de se voir fermer les portes des maisons qu'il fréquentait, et peu à peu éconduit ou évité sarctou

Même auprès des escrimeurs en renom, et

de ceux qui passent pour les plus friands de la lame, il a bien du mal à trouver son affaire. Dans les assaust, les grands fleurets n'aiment pas à se mesurer avec les fleurets inconnus : à plus forte raison, un amateur en renom ne tient-il pas à se battre avec un tireur obscur; sa réputation lui est trop chère, et il se dit qu'il n'a rien à gagner dans un duel, même heureux, avec un inconnu, tandis que celuici, blessé ou non, se fera une réclame.

Les plus chatouilleux sur le point d'honrent, font semblant, à l'occasion, d'ignorer qu'ils sont visés, désirés comme adversaires par le jeune homme qui cherche un duel. L'autre jour, celui-ci rencontre un camarade de salle d'armes qui lui dit négligemment:

-- Vous savez, je vais me battre...

- Avec qui?

- Avec Qui

— B... le chroniqueur? Mais alors vous êtes l'homme du jour, tout le monde va parler de votre duel!... Vous avez trouvé une belle occasion de vous battre.

Je vous assure que je ne la cherchais

pas.

— Oui, on dit ça... Eh bien c'est entendu, je vous servirai de témoin. Je sais ce qu'on doit à ses amis. Malgré la responsabilité...

doit à ses amis. Malgré la responsabilité...
 Mais pardon, mon cher, merci bien, j'ai déià deux témoins.

Et notre jeune homme murmure accablé :

— Je n'arriverai même pas à me placer

mme témoin !

Il en est qui recherchent le duel par intérêt, par ambition, en croyant à tort ou raison se pousser ainsi plus vite dans le monde ou s'y maintenir malgré une situation compromise. D'aucuns inspirent de la crainte à un certain nombre de gens, et cela peut contribuer, du moins quelque temps, à leur permettre une vie d'expédients. Ils sont très rares — et encore plus rares, heureusement, ceux qui accepteraient volontiers d'imiter les spadassins et meurtriers à gazes d'autrefois.

On affirme qu'un tireur au pistolet très connu proposa un jour à un ministre de le débarrasser, moyennant dix mille francs, d'un adversaire politique qu'il eût provoqué en

De riches financiers ont reçu, paraît-il, des propositions analogues.

Aussi exceptionnels que les spadassins à gages de la Renaissance sont ces friands de la lame qui en arrivent à se battre «pour rien, pour le plaisir».

L'escrime est un art si séduisant, si empoignant qu'on peut être tenté parfois de regretter l'époque des grands coups d'estoc et de taille. L'imagination aidant — heureusement calmée d'ordinaire par le sens pratique moderne — on finirait par trouver un peu fades les assauts au fleuret boutonné, et l'on ressentirait cette sorte de névrose de l'épée démouchetée qu'éprouvèrent — longtemps avant l'invention du mot névrose — les raffinés du xvr et du xvri siècle.

Ceux qui se battent pour une ombre de querelle et presque uniquement pour le plaisir de se battre sont en somme très rares.

Dans ce genre on cite le cas de deux amateurs connus qui se provoquèrent à la suite d'une discussion technique d'escrime, et pour montrer que tel ou tel coup de salle d'armes était pratique sur le terrain.

Faut-il citer encore, dans le genre « dilettante », le malheureux Roulez, dont le quadruple duel imaginaire n'est pas oublié? Dans une rencontre très réelle, celle-ih, avec M. Drevon, les deux adversaires s'étaient blessés l'un et l'autre légèrement.
— Allons, faisons la belle, maintenant! dit

tranquillement Roulez, assimilant ainsi le duel à un pur assaut de salle d'armés et semblant le savourer de même. Hélas! son dilettantisme exaséré devait la

Hélas! son dilettantisme exagéré devait le conduire à la monomanie du duel et amener un fâcheux dénouement.

Son cerveau avait été déjà surmené par d'autres causes, et surtout par des inventions relatives aux téléphones à grande distance.

Or, un beau matin, Paris fut plongé dans l'étonnement, à son petit lever, par la lecture d'un exploit qui semblait détaché d'un roman de cape et d'épée.

Le quadruple duel du Bois de Boulogne! Sous ce titre, on narrait les hauts faits de Roulez qui, dans une même matinée, venait de transpercer: 1º, 2º, 3º, MM. Blondel, Leclere, Dumoulin, avec lesquels il s'était disputé la veille à l'Opéra, et 4º, M. Aviraguet, un de leurs témoirs.

- A qui le tour? avait-il dit superbement à la fin, non las de vaincre.

La réputation très connue de Roulez, en escrime — il avait notamment gagné exeque, avec M. Tavernier, au cirque Molier, une poule à l'épée, à laquelle avaient pris part les plus renommés tireurs d'alors — avait donné à l'événement une sorte de vraissemblemes.

D'autre part, Roulez, homme à occupations séricuses, avait gravement conté la chose; il avait même montré des procès-verbaux à un sénateur très connu, et à diverses personnes marquantes. On ne pouvait croire à une mystification, et comme Roulez méritait à la salle d'armes sa réputation de tireur compatnt parmi les premiers, on amplifia encore son exploit plutôt qu'on ne songea d'abord à en contrôler l'authenticité. Les interviews

d'amateurs, de maîtres d'armes en renom, ne manquèrent pas. Roulez était sur le chemin de la gloire. Et ses quatre duels consécutifs! y poussaient encore plus que ses inventions en fait de téléphones à grande distance.

On évoquait les héros de Dumas père et de Maquet. On supposait que d'Artagnan devait rager dans sa tombe. L'ombre du fameux cadet de Gascogne avait sans doute tressailli de jalousie au bruit fait par un nouveau mousquetaire, qui venait de pourfendre coup sur coup, en moins que l'espace d'un matin, quatre adversaires au printemps de la vie.

Blondel, Dumoulin et Leclerc mordaient la poussière les premiers. Et de trois! Puis c'était ton tour, noble Aviraguet, qui, gâtant le métier de témoin, avais voulu te battre, comme les seconds d'autrefois, pour venger tes amis! Ah! c'était une légende à respecter celle du témoin qui se bat, du témoin redevenu « second ». Elle eût évité peut-être bien des duels! La faux du Temps coupa la première cette légende. Des hauteurs du roman de cape et d'épée, on retomba au prosaïsme du fait-divers d'un journal du soir, qui plus est, de la note rectificative, aigre-douce. Il n'y avait eu aucun duel. Les quatre adversaires étaient des créations de roman. Roulez nia d'abord, puis déclara qu'il avait voulu faire une mystification.

Hélas! on pouvait déjà prévoir sa triste fin dans un asile d'aliénés, où il fut interné après quelques excentriciés nouvelles. Ce cinquième mousquetaire — car on sait que les trois mousquetaires furent ainsi nommés parce qu'ils étaient quatre — mourut à Charenton.

Son exemple a paru calmer quelques autres rêveurs de prouesses de cape et d'épée.

3" CATÉGORIE

Ceux qui « acceptent » le duel

Ils l'acceptent simplement et plus ou moins volontiers, sans le rechercher. Les tins l'admettent comme une obligation sociale, comme un mal nécessaire en évitant de plus grands, puisque la loi ne prévoit pas certaines injures et en frappe d'autres d'une façon insuffisante. Ils préfèrent régler leurs différends parce procédé, qui d'ailleurs est resté dans les mœurs, plutôt que de ne chercher aucune sanction de l'injure recque.

Imjure reçue.

L'état d'âme que je viens d'indiquer est en somme celui de la plupart des hommes qui se battent en duel pour une querelle d'ordre privé, d'ordre intime.

Un peu plus volontiers, avec une nuance de philosophie fin de siècle, où l'on prend son parti de tout, le duel est accepté par des hommes que des querelles politiques ou littéraires seules divisent, — querelles en somme moins irritantes que les différends d'ordre privé.

Les polémistes à outrance, ceux qui chaque matin se livrent à quelque éreintement formidable d'un ou de plusieurs hommes politiques, sont, par exemple, toujours prêts à accepter un duel. Leur excuse, c'est qu'ils ne sont pas des bretteurs. Généralement même, ils ne sont rien moins que tels. Il y vont « up petit bonheur », et s'il n'y avait une providence pour les duellistes.

Ils éreintent, sans s'inquiéter; l'éreintement amènera ou non une rencontre, ils l'acceptent volontiers, sans hésiter, si elle se présente, tout en ne la recherchant pas. A quoi leur sert-elle, en effet l'Ayant déjà une douzaine de duels à leur actif, sinon davantage, ils n'en sont pas à rechercher une réclame dans une treizième rencontre... surtout s'ils sont superstificus.

Ils ne la recherchent pas, ils l'acceptent et s'en moquent. Et cela leur réussit généralement

Dans les querelles littéraires, il y a parfois un peu plus d'animosité, un peu plus de nervosité surtout. Les hommes de lettres, et principalement les poètes, acceptent le duel d'autant plus volontiers que cela peut calmer leurs nerfs souvent trop tendus... comme les cordes de leur lyre... Pour employer un style moins noble, le duel devient une soupape à leur excès de nervosité.

Genus irritabile vatum, disait-on déjà autrefois.

Plusieurs de nos modernes poètes sont allés fréquemment sur le pré; on ne dira pas de ces adversaires qu'ils se sont battus sans rimes... ni raison.

Parnassiens, symbolistes, indépendants, etc., toutes les écoles sont fortement représentées sur le terrain.

Soyez connu surtout comme romancier, chroniqueur, auteur dramatique; peu importe, si vous avez marqué vos débuts littéraires par quelque volume de poésies, on peut s'attendre à voir votre nom dans les annales du duel.

iles du duei.

Et l'un de nos plus aimables poètes, Clovis Hugues, qui ne ferait pas de mal à une mouche, a tué son homme en duel

L'épée à la main, on n'est pas toujours maître de sa pointe, tant s'en faut, et, en somme, il ne faut pas trop se fier à la fréquence des duels à dénouement anodin.

Donc, Messieurs les poètes, sinon pour vous, du moins pour nous, qui vous devons un peu d'idéal dans la prose de la vie, veuillez modérer votre courage et moins souvent démoucheter vos bonnes épées de Tolède!

Entre débutants de la littérature, entre éjuenes », les duels peu « sensationnels », les « duels obscurs » ne sont pas les moins sérieux; l'obscurité et parfois même la paurvreté commune des adversaires semble avoir aigri encore leurs ressentiments comme si chaeun d'eux en rendait l'autre responsable.

Le duel de Vallès et de Poupart-Davyl en est un des plus frappants exemples.

Dans leur jeunesse, ils étaient camarades de chambre ou plutôt de soupente, dans une maison de la rue de la Parcheminerie. Ils se prennent de querelle, agacés, énervés par leur misère, et quittent leur taudis commun

Ils n'avaient pas de quoi faire les frais d'une voiture pour gagner les environs de Paris. Ils vont à pied au lieu de la rencontre, et chemin faisant s'arrêtent avec leurs témoins dans un débit de tabac, trouvent encore moyen, exaspérés par la « déche », de se reprendre de querelle. Ils s'administrent des soufflets, quelques moments avant d'arriver au lieu de la rencontre, où l'un d'eux, Pouparta-Davyl, est assez grièvement blessé. Il faut une cotisation générale pour le ramener en voiture à Paris, dans une mauvaise tapissière.

Le même Vallès, qui s'était battu une autre fois pour relever une injure à l'adresse de son père, entendit au retour à la maison paternelle des paroles réconfortantes.

Voyant une déchirure au pantalon de son fils, blessé légèrement à la cuisse, la mère de Vallès lui dit sur un ton de doux reproche: — Une autre fois, au moins, prends un

riour poptalon!

C'est ainsi que l'on fait les bonnes maisons. Il est, d'ailleurs, des « jeunes » dans la littérature à qui la fâcheuse « faulte d'argent »

aura rendu le service d'éviter un échange de

L'achat ou simplement la location d'une paire de pistolets revient, en effet, relativement cher. Des épées, on en trouve toujours, même dans les garnis bohèmes. Mais des pistolets de combat en état de servir, c'est un petit luxe de sportsman.

Done, jo sais deux ejeunes » qui tenaient absolument à se battre au pistolet, oh! dans de graves conditions, quatre balles au moins et à vingt pas. Mais ils ne pouvaient — pour le moment du moins — faire les frais même d'une simple location de pistolets exigeant nu dépôt de garantile.

Adversaires et témoins firent des démarches pour qu'on leur prêtât une paire de pistolets... On eut le temps de les réconcilier.

LES TÉMOINS

Quelques types

Le témoin bon enfant trouve qu'il n'y a jamais lieu à rencontre.

Lui-même s'est battu, sans doute, mais c'est bien bête. A quoi bon se battre P'àbaord on a la manie de se lever de grand matin en cette occasion. C'est désagréable. Puis, cela fait perdre aux témoins une journée au moins ou deux et plus. Et qui vous en saura grê ? Votre ami oubliera vite le service rendu si la rencontre lui est favorable; s'il a été blésé, il dera passer sur vous un peu de sa mauvaise humeur. Conclusion: il faut arranger l'affaire, en « rendant hommage à la parfaite honorabilité de deux galants hommes qui ont

- Mais, objecte un témoin hésitant, votre client a donné au nôtre de petits noms de paisson.

- Bah! cela ne lui faisait pas de mal
- Puis, il a levé la canne sur lui...
- Mais il n'en pensait pas un mot. Arrangeons, cher monsieur, arrangeons!

Le témoin bon enfant a bean jeu dans le duel au pistolet. Il accepte el ors la rencontre assez volontiers, dans l'espoir de s'entendre avec les autres témoins pour charger les pistolets à poudre seulement, ou avec des balles de calibre dérisoire ou en métal peu dange-reux. Rappelons qu'il y a même des balles en alliage de mercure et d'étain qui seraient presque hygiéniques, si elles n'étaient trop peu résistantes pour porter loin et pour pénétrer.

Les armuriers qui débitent cette savante spécialité pour duel, vendent la balle un demi-louis ou même un peu moins : franchement, c'est donné.

Bien tranquilles d'avance sur les résultats d'un duel au pistolet, dans de pareilles conditions, les témoins « fumistes » cherchent à faire des peurs bleues aux amis qu'ils accompagnent sur le terrain et qui croient aller se battre sérieusement.

En route pour la frontière du Vésinet, ils remémorent les duels au pistolet terminés d'une façon tragique : ceux de Girardin et d'Armand Carrel, du prince Soutzo et du prince Ghika, le duel Dupuis-Habert, etc.

— Tout ca. ce n'est pas pour vous effraver.

— 1 out ça, ce n'est pas pour vous enrayer, mon cher ami, ajoutent-ils froidement; il faut espérer que vous en reviendrez. Nous déjeunerons! Mais enfin il faut s'attendre à tout.

Après le duel, ils remettent triomphalement à leur ami une vraie balle ramassée la veille dans un tir, et lui disent:

— La voilà, celle que vous avez entendue siffer à vos oreilles. Vous pouvez l'apporter à votre femme, et lui dire de la mettre dans

...

On connaît le type de témoin si drôlement mis en scène par Labiche, dans la Commode de Victorine.

Ce genre de témoins vaudevillesques est devenu classique.

Voir un duel à l'épée — démouchetée? dirait Calino — c'est un rêve plein d'attrait et de douce émotion pour le bon bourgeois qui n'a jamais ou presque jamais touché un fleuret, et qui tient le duel en d'autant plus haute estime.

Le « préjugé d'un autre âge » a conservé presque tout son prestige pour lui : il est fier d'être témoin presque autant que s'il se battait lui-même, comme les « seconds » d'autrefois. Et, comme cette coutume, — oh'i bien « vieux jeu » celle-là, — a disparu, comme le témoin est devenu spectateur, j'al-lais dire: voyeur, — notre homme est enchanté d'être témoin, se redresse à la pensée de mener une affaire d'honneur, se frotte smains à l'idée devoir un combat pour de vrai, pas comme à l'Ambigu, un combat à l'épée, peut-être même au sabre, ce qui est encore plus affriolant. La dénomination de « sabre de cavalerie » est surtout d'un effet sûr.

L'espérance de voir, sans risque, un ami passer un mauvais quart d'heure, ou du moins un instant considéré comme désagréable, complète la joie pure de notre brave homme de témoin. D'un peu plus, il amènerait sa femme voir ce petit spectacle, d'ailleurs gramit.

Oh! certes, il ne voudrait pas que le duel se terminât — bien par exception — d'une façon tragique.

Non, ce ne serait plus « de jeu» et d'ailleurs le juge d'instruction, le «crieux», pourrait bien se mèler de l'affaire. Des risques judiciaires! Ah! mais non! Dans cette crainte, quelques-uns trouvent que le petit voyage à la frontière a toujours du bon. Là, on est plus tranquille pour sayourer le plaisir de voir les autres se battre. Ils peuvent y aller carrément!

Non moins indifférent au résultat de la rencontre, le témoin « boulevardier » ou « bien parisien » ira même jusqu'à plaisanter, à rire, à faire des « mots » pendant le duel.

Si son client roimpt un peu souvent sur le terrain et se maintient à longue distance de l'adversaire, le témoin boulevardier se penche à l'oreille d'un autre témoin et lui dit:

— Que pensez-vous de ce « corps à corps »? S'il continue, nous irons à la frontière ?

Lorsque son client est blessé, notre homme prend à peine le temps de s'assurer que la blessure est légère, mais, en revanche, il s'empresse parfois d'aller murmurer à l'oreille de l'adversaire.

- Bravo, mon cher! Tous mes compli-

Un autre genre d'indifférent, c'est le témoin amateur d'escrime, et ne demandant qu'à faire des études comparèes au moyen des duels de ses amis et comnaissances

Il y a certes des escrimeurs qui, sur le terrain, n'utilisent leur science qu'au profit de leurs amis et qui interviennent sans hésitation et non sans risques pour arrêter un corps à

Mais tel autre songe surtout à voir si et comment tel coup peut réussir sur le terrain.

 Joli duel, messieurs, joli duel, dit-il tout haut, si une phrase d'armes a pu lui convenir.
 Il lui arrive, tandis que le médecin examine

une blessure, de s'écrier :

— C'est égal, pas mal faite, cette riposte

par dégagé. Et si un autre témoin de même genre est là, une discussion technique s'engage séance

tenante.

Pendant que le médecin le panse, le blessé entend des bribes de conversation de ce genre :

...Vous disiez donc que Gomard...
Oui, mon cher, il ne conseille pas cette

parade...

— Et vous croyez que Machin a fait une riposte par dégagé? Il me semblait que c'était un battement une-deux! Mais je peux me

Le témoin formaliste et méticuleux s'inquiète assez peu du dénouement d'une rencontre, pourvu que tout se passe dans les

règles. Ce témoin n'accepte sa mission qu'après avoir longuement hésité. Il ne sort plus sans un paletot rembourré de Châtauvillard et autres livres spéciaux.

Pour plus de sûreté, il proposera, sur la moindre question, une consultation en règle auprès des arbitres en renom de Paris.

A l'écouter, on irait pour le moindre prétexte déranger ces messieurs, faire vingt visites, courir pendant huit jours aux quatre coins de Paris

La providence des cochers, ce genre de

Intransigeants sur les principes, sur les traditions correctes, certains ont même d'autres

Deux clubmen se présentent à l'adresse indiquée par l'adversaire de leur client. C'est un artiste peu « artivé », qui se trouve habiter encore une maison meublée de troisième ordre et percher un peu haut, au sixième au-dessus de l'entresol.

Les deux témoins, déjà mal disposés par l'aspect de la maison, se régardent d'un air ironique:

- Au sixième! s'écrie l'un d'eux.

- Et au-dessus de l'entresol!

- Si nous arrêtions l'affaire...

 Évidemment, mon cher, au-dessus du cinquième, il n'y a pas lieu à rencontre.

*

Inquiet, plus ennuyé que si lui-même se battait et prêt à intervertir les rôles, le témoin nerveux est à éviter entre tous.

Dès les préliminaires de l'affaire, il aurait voulu se démettre; s'il est resté témoin, c'est bien qu'il ne pouvait faire autrement, et dès qu'on approche du moment et du lieu de la rencontre, il mordille sa moustache, pâlit, verdit, parle d'une voix saccadée. Il essaye parfois d'ètre gai, rassurant, et réussit d'emblée à être lugubre.

Tandis qu'on choisit le terrain, le témoin nerveux atteint parfois un curieux degré de surexcitation. Il gesticule, se démène, crie, roule dans un fossé, se relève d'un bond et semble perdre la tête.

Pendant le combat, on le voit défaillir, même lorsque les adversaires ne visent que l'avant-bras.

Le témoin gaffeur va trouver, le matin, son client au saut du lit et lui dit :

— Ah! mon pauvre ami, quelle fichue nuit vous avez dù passer!... Ce n'est pas drôle tout de même... Et crovez-vous que ca marchera?... Votre adversaire tire très bien, il paraît..., etc., etc.

...

Le témoin autoritaire est plutôt un maître qu'un témoin pour son client, mais il lui est d'ordinaire précieux.

Il persuadera aux témoins adverses que son client a raison lorsqu'il a tous les torts, il dictera les conditions de la rencontre, dirigera le combat sur le terrain, — et là se moquera comme d'une guigne d'avantager son client un peu plus que de raison et qu'il ne voudrait que l'on fit pour lui-même.

Dans la rédaction des procès-verbaux, plusieurs témoins de ce genre ent des tours plein leur sac.

Si leur client a été blessé, ils sauveront son amour-propre en faisant compter pour un coup d'épée à son actif le superbe coup dont il a transpercé... la chemise de l'adversaire.

S'il a été blessé... un peu par derrière, ils feront mettre qu'ila été atteint « à la hanche ». Grâce à cet euphémisme, un polémiste bien

connu et l'un de nos plus fringants cavaliers évitèrent un joli effet de ridicule.

LES COCHERS

Oui, les cochers! Après les témoins, les cochers, témoins eux aussi dans un autre sens du mot... Orsqu'ils daignent regarder les combattants. Car ce n'est guère leur habitude. Très philosophes, les cochers. C'est le métier qui veut ça. Ils dévisagent tant de gens et si divers, pour deviner rien qu'à leur mine, quel sera le pourboire!

Physionomistes, observateurs de jour et de nuit, ils deviennent par cela même, ces chevaliers du fouet, des philosophies. La philosophie porte souvent au dédain, et l'on sait quel mépris ont en particulier les cochers pour les gens qu'ils conduisent et même pour les autres: ceux-là, ils vont jusqu'à les écraser, ce qui est évidemment le comble du méoris.

Lorsque pour cause de duel, leurs clients se font conduire au-delà des fortifications, aux frontières de Villebon ou de la Grande-Jatte, les cochers dissimulent mal un air narquois. Oh! ils sont bien tranquilles sur le résultat de la rencontre. Encore des bourgeois qui vont se piquer les abatis ou échanger deux balles sans résultat! Regarder ça! Mais non, on n'aurait pas même d'émotion.

C'est bon une ou deux fois, — pour les jeunes cochers. — Et le brave Collignon, semblant ignorer que souvent un duel arrêté par les témoins après une simple piqure, a offert à tel ou tel moment des alternatives plus dangereuses, le brave cocher fait de grosses plaisanteries qui mériteraient la mort sans phrases de votre pourboire, ô satiriste du flacre ou du landau locatif;

Le cocher € de bonne maison » fait exception — au moins en apparence — à l'indifference de ses collègues d'autres catégories : s'il conduit son maître sur le terrain, il essaie de voir ses prousesse de duelliste, pour se permettre ensuite des compliments respectueux et intéressés. Mais le soir, à l'office, changement de ton :

Vrai, mes enfants, fallait voir le patron;
 en garde, il se tenait comme un crapaud.

On a vu pourtant, — tout arrive, — des cochers se passionner et prendre fait et cause pour leurs clients, pour le différend qu'ils allaient « vider » sur le terrain.

Cela remonte, il est vrai, au Boulangisme,

qui, comme « l'Affaire », a passionné tant de gens!

Le docteur Fiaux, boulangiste, et M. John Labusquière, possibiliste, s'étaient violemment pris à partie dans une polémique électorale. Une rencontre au pistolet est décidée. Adversaires et témoins se rendent au plateau de Châtillon, lieu choisi pour le duel. Les deux adversaires se trouvaient avoir chacun un cocher de leur opinion respective.

Le duel a lieu. Deux balles sont échangées sans résultat.

Les deux adversaires s'étaient un peu éloigués de leurs voitures pour se battre. Ils reviennent frais et dispos, et — retrouvent un des cochers à moitié assommé. L'autre disait fièrement : « Ah! citoyens, je lui ai fait son afficiets.

Les deux automédons, le possibiliste et le boulangiste, s'étaient empoignés avec conviction. Quant à savoir quel fut le vainqueur, dame, le docteur Fiaux a dit que le cocher à moitié assommé était le cocher possibiliste, M. Labusquière assure que c'était le cocher boulangiste.

Ecrivez donc l'impartiale histoire!

LES MÉDECINS

Le docteur S .., un des plus fréquemment appelés par les duellistes, disait volontiers : « J'aime assister sur le terrain les maris outragés! »

Cette noble pensée ne manquait pas de gaieté pour ceux qui savaient à quel point le docteur l'était, outragé!

Le docteur Thévenet fut encore un médecin de duel à la mode : il le devint vite par suite de ses relations avec des duellistes impénitents, tels qu'Aurélien Scholl.

responsabilité à mon confrère ». Celui-ci, surtout si c'était un jeune docteur, débutant, était impressionné par la perspective de « toute la responsabilité » qu'on lui laissait, et s'opposait de toutes ses forces à la continuation du combat.

Pauvre docteur Thévenet! Quelques-uns de ses clients ont mis à une rude épreuve sa sollicitude pour eux, et malgré ses précautions, s'il n'y avait un dieu pour les duellistes

Un des premiers, il fit mettre dans les procès-verbaux de duels ces grands mots techniques destinés à donner une importance mirifique à la moindre blessure.

Comment ceux qui ne sont pas au courant des termes médicaux ne croiraient-ils pas à une blessure de la plus haute gravité en lisant que le comte de X a été atteint au métacarpe, — ou dans la région métacarpienne?

Le métacarpe, où c'est-il F Ça doit être bien grave, se disent de bonnes gens... ou plutôt se dissient, car le true a fini par s'éventer. Il y a eu même une réaction telle que beaucoup ne croient plus à la gravité d'un duel que si l'un des adversaires, au moins, en meurt.

Les grands mots tirés du grec restent de mode dans les procès-verbaux. Car s'ils n'ont plus le don de transformer en blessure grave une simple piqûre, ils ont leur utilité pour les médecins réclamistes, cherchant à donner à leur phrases une tournure ultra-scientifique, doctissime. Et ils ne manquent pas, les médecins réclamistes. Dame, la profession est encombrée, comme tant d'autres. Et il faut bien jetér un peu de poudre aux yeux. On imprime les noms des médecins à côté de deux destémoins, et il faut voir certains docteurs insister pour qu'un n'oublie pas leurs prénoms.

Il est juste de parler aussi des médecins qui ne recherchent pas cette réclame, qui assistent un ami ou un client sans arrière-pensée de publicité dans les échos de Paris, et qui rendent parfois des services de toutes sortes. On conte même à ce sujet l'anecdote suivante :

Un prince exotique et le comte de B... s'étaient pris de querelle à la fin d'un sorper trop fortement arrosé. Ils voulurent à toute force que le duel celt lieu le maitin même. Adversaires et témoins, à peu près aussi « partis» les uns que les autres, vontréveiller le docteur S... qui fait tous ses efforts pour les calmer, et, n'y réussissant pas, se décide à less accompagner sur le terrain.

Au premier engagement, entre adversaires encore mal dégrisés, le prince faillit tomber et se jeter en même temps sur l'épé de son adversaire. Le docteur S... n'hésite pas : il s'élance en disant: Vous êtes blessé! Et, sans qu'on s'en aperçoive, il fait avec son bistouri

une légère piqûre au bras du prince; l'honneur était satisfait et l'on évitait une plus grave blessure, qui semblait à craindre.

Un type curieux de médecin, sur le terrain, c'est le docteur amateur d'escrime.

Illui arrive, tout en pansant une blessure, de dire avec un doux ton de reproche: — «Vous auriez dû parer contre de sixte et seconde et riposter dessus: vous teniez votre adversaire!»

Ceux des médecins qui sont eux-mêmes duellistes intimident les clients timorés qui n'osent plus se gendarmer contre leurs ordonnances.

Au lieu de menacer les malades rebelles de la dyspepsie, de la bradypepsie et de l'apepsie, comme au temps de Molière, ils seraient capables de leur envoyer des témoins. Pas moven de leur échapper!

LES MAITRES D'ARMES ET LE DUEL

 — Chut! fermez les portes à clef! Que personne ne rentre! Je vais donner une leçon de terrain!

Et le prévôt lui-même devait quitter la salle, et pour plus de mystère, on baissait le gaz. Des coups machiavéliques, déclarés infaillibles, étaient révélés. S'ils ne réussissaient pas sur le terrain, c'était que l'élève les avait mal appliqués, voilà tout.

Cet excès de précaution et de mystère, c'était le vieux jeu : pas si loin de nous, cependant, qu'on pourrait le croire. Il ya une trentaine d'années, l'escrime étant beaucoup moins répandue qu'aijourd'hui, on voyait ainsi des maîtres d'armes chercher à vous «monter le coup », suivant une expression

La croyance aux bottes secrètes, ou du moins à des coups spéciaux, presque sans parade, était plus facile à inculguer qu'aujourd'hui, où l'escrime s'est vulgarisée, où l'on en fait et l'on en parle un peu partout, — plus ou moins bien, par exemple!

Aujourd'hui, on voit encore quelques maîtres enseigner, à la veille d'un duel, des coups compliqués ou excentriques, — et risqués, parfois empruntés à d'antiques livres d'escrime.

A part ces exceptions, on en est plutôt, comme tendance générale, à la simplicité, parfois même exagérée.

La plupart des maîtres d'armes consultés par des duellistes novices, cherchent avant tout à leur inspirer de la confiance, — mêlée de prudence. Certes, ne fût ce que pour leur suggérer le premier de ces sentiments, ils cherchent à leur donner d'emblée une haute idée de leur enseignement.

— Sur dix de mes élèves qui se battent en duel, neuf touchent leurs adversaires.

Tel est, ou à peu près, le langage que tiennent beaucoup de maîtres d'armes. Il y en a même qui soutiennent que leurs élèves n'ont jamais été blessés. Peut-être, il est vrai, ne se sont-ils jamais battus.

Malgré ces douces gasconnades, en partie inspirées d'ailleurs, par le désir louable de remonter le moral d'un duelliste inexpérimenté, il est certain qu'il y a progrès sur l'ancien système. Ce n'est plus le «montage de coup » d'autrefois, ou du moins, il est atténué.

A peine si chez quelques uns on est tenté de s'écrier, comme un personnage des Trente millions de Gladiator: — Quel génie! quel dentiste! Il n'y a que lui! Il n'y a que lui!

Commeenseignement, à la veille d'un duel, la plupart des maitres s'inspirent en grande partie, aujourd'hui de la leçon de Jacob, mais beaucoup ne le reconnaissent pas franchement. Ils aiment mieux dire avec aplomb:—C'est ma lecon!

Très joli, vraiment, d'autant plus que, discutant escrime, ils critiquent volontiers, dans cette leçon, même ce qu'ils enseigneront ensuite. Et certains semblent n'y voir que le côté élémentaire, qui n'est qu'une partie de la méthode.

D'aucuns disent ou font entendre à un débutant en escrime qu'il n'y a presque rien à faire pour lui à la veille d'un duel. Qu'il compte sur la chance et espère surtout que son adversaire n'ait pas plus d'expérience que lui. Ils ajoutent : « L'épée est un instrument aussi difficile que le violon. L'escrime ne s'apprend pas en quelques leçons. Allez chez les spécialistes qui enseignent ou disent enseigner les armes très vite. Pour moi, je ne tiens pas cet article. L'escrime demande une longue pratique. »

On ne peut pas accuser ces maîtres-là de gâter le métier; mais, pour être rassurants, ils ne le sont guère, et, au sortir de chez eux, le consultant a aussi triste mine que les gens descendant l'escalier d'un spécialiste d'un autre genre—genre intime—qui vient de leur dire le traditionnel: Că v est l

On pourrait leur chanter, comme dans le

Il a l'oreille basse!

Ils sont tentés, le soir, d'écrire leur testament, et après une nuit agitée, se réveillent un peu moites, s'ils ont réussi à dormir cette nuit-là!

Mais la plupart des maîtres d'armes sont plus rassurants, et, en somme, la préparation de la dernière heure a toujours son utilité.

.

Lorsque les maîtres d'armes ont la curiosité d'aller voir comment leurs élèves se comportent sur le terrain, ils ne savent pas toujours assez contenir leur enthousiasme pour le succès des champions de leurs salles.

Une joie plus discrête serait pourtant de rigueur.

Il serait préférable pour eux de ne pas assister à la rencontre, d'autant plus que certains les accusent alors de venir là donner des conseils de la dernière heure, ou tout au moins troubler les adversaires de leurs élèves par l'e «fiet moral» de leur présence.

Notons cependant un cas où l'arrivée subite d'un maître d'armes sur le terrain eut un bon résultat.

Il est vrai que les combattants étaient tous deux ses élèves. Le vieux Pons était leur professeur.

Un duel entre amateurs de la même salle est rare, car il y a une camaraderie de salle

Pons se fit conduire à l'endroit où devaient se battre ses deux élèves, le marquis de Nettancourt-Vaubecourt et un autre amateur, et, au moment où ils croisaient le fer, le maître

- Comment, messieurs, vous laissez un duel s'engager avec deux épées dont l'une est évidemment plus courte que l'autre?

Profitant de l'émoi causé par son ingénieuse et brusque boutade, il saisit une des épées et la brise sur son genou.

Est-ce donc pour vous entre-tuer que je
vous ai appris à faire des armes!

Et, prenant les mains des deux combattants,

dote est authentique; elle a, d'ailleurs, été racontée différemment. En tout cas, elle s'accorde bien avec la réputation laissée par Pons auprès de ses élèves, qui étaient pour lui des amis. C'est ce qui arrive souvent entre maîtres d'armes et amateurs.

.

Entre maîtres, la discorde règne maintes fois.

Il y a des dissentiments d'intérêt, des rivalités, et les professeurs d'escrime ont l'amourpropre plutôt sensible.

Il en est résulté de sensationnelles rencontres entre maîtres d'armes des plus connus.

Celles de Bertrand et de Lozès, de Bertrand et de Lafaugère, ont été remarquablement contées par Vigeant dans son livre : Duels de Maîtres d'armes

Lui-même devait continuer la série avec un de ses collègues les plus connus.

Une conséquence inattendue du tournoi franco-italien organisé en décembre 1895 (en tre quatre maîtres d'armes français et quatre maîtres d'armes italiens), fut en effet une rencontre, non plus au fleuret boutonné, mais à l'épée démouchetée, entre deux professeurs français des plus renommés: Virennt et Rue.

Cette rencontre. désormais rangée parmi les « duels célèbres », a été amenée d'une façon vraiment curieuse, et le commencement de l'affaire comme son dénouement est intéressant à plusieurs points de vue.

Laveille de la quatrième et dernière séance da tournoi, --séance qui devait se terminer par un assaut-clou, celui de Rue et de Pini, --la professeur de Livourne était venu en compagnie de son compatriote Casella, à la salle leant-louis, qui a pour professeur honoraire Vigeant, et pour titulaire le jeune maître Kirchhoffer, son élève favori, un élève qui lun fait honneur. comme on sait.

Pini n'était pas attendu à la salle Jean-Louis, où il venait en visiteur. Par la même occasion, il proposa de faire des armes. Vigeant et Kirchhoffer ne voulurent pas perdre l'occasion d'une séance d'escrime intéres-

Par malheur, cet assaut ne fut que trop mouvementé. Sur une attaque à fond de Pini, Kirchhoffer ayant paré quarte et riposté du tac au tac, la lame se brisa et vint blesser Pini

Quelques gouttes de sang apparurent sur sa veste. On alla chercher un médecin, qui déclara que la blessure était insignifiante, mais que Pini ne devant pas se forcer, il lui fallait renoncer à tirer avec Rue le lendemain. L'ajournement de l'assaut Pini-Rue causa un vif désappointement aux spectateurs de la fin du tournoi; un certain nombre d'entre eux se retirèrent, paraît-il, sitôt l'ajournement connu et se firent rembourser le prix de leurs places.

Quelques-uns n'ont-ils pas dit que Vigeant avait eu tort de « faire entraîner » Pini pare Kirchhoffer, gaucher comme Rue, et d'un peu plus n'eût-on pas accusé les professeurs de la salle Jean-Louis du crime de lèse-patrio-

En somme, Kirchhoffer a été dans le même cas que d'autres escrimeurs français, civils et militaires, qui avaient tiré avec les maîtres italiens, dans la semaine du tournoi au Cercle de l'Escrime. Ils trouvaient une bonne occasion de faire un assaut intéressant, de s'entraîner eux-mêmes; ils en profitaient sans arrière-pensée contre tel ou tel.

Refuser de tirer avec eux, c'eût été plutôt discourtois, à la veille d'une épreuve avant tout artistique, qui allait se débattre entre tireurs italiens et français.

C'eût été aussi montrer vraiment une excessive appréhension d'un échec pour l'école française.

Et puis, cette école n'était-elle pas déjà connue, pratiquée en Italie, plus que ne l'est l'école italienne en France? A Rome, autrefois, j'ai eu personnellement le plaisir de plastronner à la française avec un fleuret français, et c'était M. Masaniello Parise, directeur de l'Ecole magistrale militaire d'escrime de Rome, qui voulait bien me faire plastronner. Il enseignait, au besoin, comme en France. M. Pini m'a conté aussi qu'il donnait assez souvent une reprise à la française à ses meilleurs élèves pour leur donner de la finesse, suivant son expression.

Ajoutons que M. Pini, toujours par monts et par vaux, a très souvent l'occasion de s'exercer avec des Français.

Récemment encore, il avait tiré à Nice. L'été précédent, à Aix-les-Bains, il avait par deux fois tiré précisément avec le jeune maître Kirchhoffer.

Au point de vue du jeu de gaucher, Pini avait déjà toute la préparation spéciale qu'il lui fallait, car il disait en parlant de son accident à la salle Jean-Louis:

Cet accident me fait perdre le résultat de trois mois d'entraînement contre les gau-

Pini n'était donc pas pris au dépourvu contre la main gauche, à la veille de son assaut avec Rue.

Rappelons, enfin, que lorsqu'il était allé à la salle Jean-Louis, il s'y rendait en visiteur.

Il fallait souhaiter une prompte explication

à l'amiable entre deux maîtres français qui n'avaient pas besoin de démoucheter leurs épées pour qu'on pensât qu'il s'en serviraient sur le terrain ayec autant de courage que d'habileté.

Mais il y avait des dessous dans cette affaire : l'incident Pini-Kirchhoffer fut plutôt un prétexte : d'autres causes, des influences fâcheuses, peut-être, empêchèrent le différend de s'apaiser.

La galerie sceptique, qui ne croyait plus aux duels de maîtres d'armes — ou si peu eut enfin cette aubaine.

TROISIÈME PARTIE

NOUVEAUX DUELS DE MAITRES D'ARMES

Duel Vigeant-Rue

La querelle contée dans les pages précédentes aurait dû s'arranger; mais il n'en fut

Pendant quelques jours, cependant, le bruit d'un échange de témoins entre les maîtres Rue et Vigeant fut prématuré.

Au sujet de l'incident Pini-Kircahoffer, Vigeant envoyait à plusieurs jour aux la lettre

Monsieur le rédacteur.

l'avais bien envie de ne pas répondre à certaines insinuations qui m'importent peu. Mais pour le public qui mérite des égards, voici une courte expli-

On me reproche d'avoir fait tirer, à la Salle Jean-Louis, Pini avec Kirchhoffer avant son assaut avec

Pini avait le droit de s'exercer, et comme il se trouve que les Italiens étaient nos hôtes avant d'être nos adversaires, 'j'estime qu'il était de simple politesse de leur fournir les moyens de s'entrainer. On l'a prouvé au Cercle de l'Escrime où des escrimeurs civils et militaires ont fait assaut avec eux. Un autre, à défaut de Kichhoffer, etit donné la réplique à Pini. Il est vrai que cet autre n'eat peut-kire pas eu la malchance de faire au maître italien la légère blessure qui l'a mis dans l'impossibilité de se rencontrer avec Rue le quatrième soir du tournoi franco-italien.

Ce qui m'est surtout reproché, ce me semble, c'est moins la blessure de Pini que la blessure qui menaça la recette. J'espère que cette recette aura été néanmoins très fructueuse puisqu'elle intéresse les pauvres.

Agréez, etc.

VIGEANT.

On semblait considérer l'incident comme terminé, lorsque Rue adressa à Vigeant la lettre ci-dessous, qu'il communiqua aux journaux.

Paris, le 20 décembre 1895.

L'accident arrivé samedi soir à mon confère italiem M. Pini, qui devait tirre dimanche denries revenoi, au tournoi franco-italien, s'est produit dans des circonstances telles que je ne puis m'empécher de vous en exprimer ma profonde surprise. Vous n'agorcer pas, en offet, que les ameteurs parsiens les plus distingués s'étaient entendas pour ne pas tirevace les professeurs failens premàesser de Romdes 9, 111, 2 Peris, s'est même refusé à faire des armes, con seulment avec moi, mais dans les salles des professeurs français devant tirec contre se collègue stillaines qui, cependant, ne comptent. Pas parmis ses amis. En regard de cette attitude très correcte, je dois relever votre conduite dans cette affaire.

Vous, professeur français professant à Paris ; Vous, président de l'Académie d'armes ;

Vous qui, au nom de cette Société, avez, dans une note aux journaux, dit que vous vous désintéressiez dudit tournoi;

Vous vous en désintéressez si peu que, recevant en la salle Jean-Louis, votre salle, le professeur Plni, mon adversaire du lendemain, non content de lui donner des conseils pour me combattre, vous faites tircra veze lui un de vos professeurs, jeune gaucher de mérite, hors de cause, car il n'a fait qu'o-

Etonné? Non pas, puisque vous êtes coutumier de cette façon d'agir. N'avez-vous pas, lors de l'assaut Mérignac-San Malato, clandestinement entraîné ce dernier?

Par cette lettre communiquée aux journaux, je laisse au public des armes l'appréciation de votre conduite d'alors comme de celle d'aujourd'hui.

A. Rue,

Professeur d'escrime, 14, rue Saint-Marc.

Vigeant eut connaissance de cette lettre par les journaux avant de l'avoir reçue.

Sitôt la lettre lue, il constituait comme témoins MM. Achille Broutin, l'escrimeur si connu, et Chauveau, vice-président de la

Ges messieurs allaient chez Rue, qui, après quelques pourparlers, les mettait en rapport avec MM. Aurélien Scholl et D. Cloutier,

Toute conciliation parut impossible : les quatre témoins convinrent d'une rencontre à l'épée, qui aurait lieu dans le parc de Saint-

Les amateurs de pronostics avaient belle matière à discussion à propos du résultat probable de la rencontre.

Vigeant n'était pas entraîné. Il s'était d'ailleurs retiré depuis tantôt quinze ans des assauts publics. Au contraire, son adversaire venait encore de se préparer ferme aux luttes du tournoi franco-italien.

Avant le duel, il était caractéristique de voir simplement marcher les deux maîtres d'armes dans les allées du parc de Saint-Ouen : la démarche de Vigeant était ferme, et il était souriant. Il n'avait pas la facilité de démarche de Rue, facilité que donne un entraînement parfait.

Il y a aussi une différence d'âge entre les deux adversaires Vigeant est de 1844. Il est né à Metz où son père était maître d'armes dans l'artillerie. Rue est de 1851. Les deux adversaires avaient donc, l'un 51 ans, l'autre 44 ans. Mais c'est surtout la différence d'entraînement qui était manifeste. En somme, l'un des adversaires, retiré des assauts publics depuis longtemps, et consacrant ses loisirs à des recherches d'amateur d'art, de bibliophile, d'écrivain même - car Vigeant a publié plusieurs livres et est membre de la Société des Gens de Lettres - allait avoir devant lui un maître en pleine forme.

Mais la main reste bonne, ferme et rapide. très tard chez les escrimeurs, et Vigeant. même en son meilleur temps d'entraînement. a été, avant tout, un pareur et riposteur d'une autorité, d'une vitesse qui ne paraissaient pas pouvoir être dépassées.

Aussi beaucoup auraient-ils parié encore

Voici, à titre de « document », le procèsverbal de ce « duel célèbre » ;

Paris, 22 décembre 1805.

La rencontre a eu lieu ce matin dimanche, 22 décembre, onze heures quinze. A la seconde reprise. après un très vif débat d'épées, sur une attaque de M. Rue, la parade de M. Vigeant a ramené au front la pointe de son adversaire. Les médecins ont alors reconnu l'existence d'une plaie transversale de quatre centimètres de longueur et d'un demi-centimètre de profondeur et accompagnée d'un écoulement de sang jusque dans l'œil gauche. Cette blessure rendant, à leur avis, la continuation du combat impossible, les témoins ont mis fin à la rencontre.

Ont signé: Pour M. Viocant :

Pour M. Ruc: MM. AURÉLIEN SCHOLL DANIEL CLOUTIER

MM. ACHILLE REQUEEN

«Beau duel, messieurs, beau duel!» comme disait un matin, au Vésinet, un de nos derniers « raffinés », directeur de combat pour la quarantième fois peut-être.

Même impression était certes partagée par tous ceux qui étaient réunis le 22 décembre au matin, dans le parc de Saint-Ouen, par un temps plutôt frisquet, par un soleil trop pâle, éclairant avec trop de discrétion un joli coin

de paysage couvert de givre. Vigeantistes et partisans de Rue, ou escrimeurs curieux et impartiaux, tenant à prendre une « leçon de duel » comme on ne peut s'en payer même au prix de la forte somme, formaient une trentaine de spectateurs environ, parmi lesquels MM. Roll, Régamey, A. de Saint-Albin, Auguste Germain, Tavernier, Joseph Montet, Fillion, Rosati, Robert Charvay, Maxime Dreyfus, d'Hurcourt, Adam, Vervoort, Leudet, Gaillard, etc...

Tous ont rendu égale justice à la belle tenue des deux adversaires.

Le dénouement des duels modernes est en général assez bénin. Les gens qu'il tue se portent d'ordinaire assez bien, pour parodier un mot célèbre. La plupart des duellistes d'aujourd'hui semblent vaccinés contre les effets du duel, jadis plutôt mortels, par le petit côté des modernes lecons d'énée.

Sur le terrain, deux maîtres d'armes, et des

maîtres s'appelant Vigeant et Rue, allaient-ils pratiquer l'escrime simplifiée, atténuée, humanitaire, du duel moderne ? Ils n'ont pas tiré une seule fois à la main ou à l'avant-bras. Après des péripéties vraiment émouvantes. qui faisaient craindre à tout le monde un mauvais coup, sinon deux à la fois - je m'expliquerai tout à l'heure sur ce sujet - le duel se termina heureusement d'une façon qui, à mon avis, pouvait satisfaire même l'amourpropre du blessé. Or, l'on se rend compte que dans un duel entre maîtres d'armes, l'amourpropre est fort en jeu. Les termes seuls du procès-verbal ont déjà indiqué - pour quiconque a un peu pratiqué les armes - qu'il n'y a pas eu vraiment défaite, car il y a plus qu'une nuance, une différence sensible entre un coup porté par l'adversaire et une blessure que l'on s'est faite soi-même en ramenant le fer tout en parant.

Il est à noter que chacun des deux maîtres, l'un droitier, l'autre gaucher, se servaient d'une épée appartenant à une paire différente, et que, vérification faite avant le combat, celle de Vigeant était moins longue d'environ deux centimètres que celle de son adversaire. Sitôt mis en garde, après le traditionnel. « Allez! Messieurs! » prononcé par le directeur de combat, M. A. Broutin, les deux maîtres montrent une résolution ferme de tirer au montrent une résolution ferme de tirer au

corps, sans songer une seconde à viser la main ou l'avant-bras. Réciproquement, ils ne paraissent pas préoccupés de parer ce genre de coups. Rue a même la main près du pommeau.

Vigeant fronce parfois les sourcils; Rue est un peu plus pâle que d'ordinaire, mais avec son calme habituel.

Vigeant tient plutôt l'engagement de quarte, spécialement recommandé contre les gauchers, comme son adversaire. Il menace plutôt la ligne de dessous, en tenant la main un peu basse, découvrant la ligne haute, comme pour amener l'adversaire à attaquer là, afin de parer et riposter.

C'était cette ligne haute que visait surtout Rue, mais avec son habitude de guetter un «jour » suffisant pour partir à propos, et, ma foi, lorsque l'adversaire lui laisse la faculté de se loger, Rue n'est pas long à en profiter avec une vitesse électrique et de très rares moyens d'allonge. Il y a des jeux plus variés, mais ce qu'il fait, il l'exécute extrêmement bien

Après divers changements d'engagements, battements, absences d'épée, que Vigeant faisait avec autant de crâncrie que de confiance en sa façon de parer, après diverses parades suivies de ripostes à demi, la première reprises se termine par une vraie phrase

d'assaut de salle avec ripostes et contreripostes, amenant les adversaires assez près l'un de l'autre, pas jusqu'au corps à corps, mais peut s'en faut.

Tous deux ont failli alors « écoper » sérieusement. Mais, ouf! Respirons! C'était l'instant du premier repos convenu.

On arrête le combat

Vigeant se trouvait alors près d'un petit remblai, après avoir perdu du champ; en obliquant, il avait encore six ou sept mètres derrière lui. Mais il ne semblait pas disposé à en profiter, et, pour reprendre du terrain, à la deuxième reprise, il attaque avec décision en marchant; il y a un engagement assez vif qui fait regagner du terrain à Vigeant, mais il le reperd, et, n'ayant pas obliqué dans sa retraite. se retrouve au bord du petit remblai. C'est alors que se produit la phrase d'armes finale. Après un débat d'épées très vif, Vigeant tire dans la ligne basse et son épée vient fouetter le haut de la cuisse de son adversaire, sans la piquer;-le coup a plaqué, mais enfin l'adversaire l'a échappé belle ; - en se relevant, Vigeant pare une attaque de Rue, et en parant il ramène lui-même l'épée adverse à son front, qui s'est trouvé égratigné un peu au-dessus

Rue a failli alors faire une reprise d'attaque, mais le directeur du combat, pensant, comme presque tous les spectateurs, qu'une blessure ou même une double blessure avait déjà dû se produire dans l'engagement précédent, a arrêté les adversaires avant même que le sang parût sur le front de Vizeant.

Tandis qu'on examinait, puis que l'on pansait l'égratignure de Vigeant, lequel disait : — Ce n'est rien, nous allons continuer, bien entendu, — on demandait en même temps a Rue s'ill n'était pas blessé à la cuisse ou à l'aine. Il déclara n'avoir rien senti. Pour plus de sûreté, on le pria même de baisser son pantalon, ce qu'il fit : aucune trace de sang. Décidément le coup de son adversaire avait plaqué.

Un détail assez amusant :

Le docteur Guerrier, voyant une autre égratignure sur le nez de Vigeant, s'écria :

— Mais l'épée vous a aussi atteint au nez!
— Ah! ça, non, répondit Vigeant, c'est mon perroquet qui m'a fait cela hier!

Quant à l'égratignure au front, sorte d'éraflure produite par l'épée qu'avait ramenée la parade, un très léger pansement, — il n'y a guère de pénétration en pareil cas, — suffisait peut-être à arrèter, au moins pendant quelques minutes, le sang dont quelques gouttes avaient coulé jusque dans l'œil gauche. Mais on pense si témoins et médecins. au grand contentement des spectateurs, se firent un devoir de profiter de cette mince éraflure pour arrêter un combat où, deux fois surtout, nous avions craint une grave blessure pour l'un des adversaires, sinon pour les deux.

- « On marchait à un mauvais coup », disait le docteur Félizet

Ce qui aggravait le duel, outre le courage, la résolution des adversaires, c'était le peu de champ qui leur était laissé.

Lorsque cette convention du combat fut discutée entre les témoins, Aurélien Scholl l'accepta en disant:

- Il ne s'agit pas de faire battre deux maîtres d'armes comme deux épiciers.

Je ne sais pas comment se battent deux épiciers. Cela me manque. Mais j'ai vu Vigeant et Rue se battre vraiment en maîtres.

La seule condition atténuant la gravité du combat était celle relative aux repos. Les exprises devaient durer deux minutes seulement. C'était justifié, surtout par la tendance de Vigeant à s'essouffler. Si le combat avait continué après la petite égratignure de Vigeant, il est probable que ce maître, soit parce qu'il se voyait plus prompt à s'essouffler que son adversaire, soit parce qu'il se voyait plus prompt à s'essouffler que son adversaire, soit parce qu'il avait pet de champ derrière lui, aurait attaqué plus qu'à l'ordinaire en risquant au besoin le coup dou-

Une, sinon deux blessures graves, tel paraissait le dénouement probable du combat.

. Je dois ajouter que, pour un certain nombre de spectateurs, il y avait une autre version comme d'habitude — du coup qui a atteint Vigeant. (Du reste, on ne surveille pas toujours également les deux adversaires.)

D'après cette version Rue aurait contreadégagé sur la marche de Vigeant, qui prenau l'engagement de quarte et l'aurait atteint droit au front, mais pas assez violemment pour empècher Vigeant de porter à la cuisse de son adversaire le coup qui a plaqué.

Ce contre-dégagement au front rappellerait la e botte de Nevers » Très joil, mais ce n'était même pas vraisemblable. Si la pointe était venue droit, ou même un peu obliquement, au front de Vigeant, cela l'eût arrêté, l'eût au moins attein plus sensiblement qui la fété, cht au moins produit un mouve-

ment de recul qui n'a pas eu lieu.

Du reste, nous avons vu le coup comme il est dit dans le procès-verbal signé par les témoins de Rue comme par ceux de Vigeant. Il est d'usage de s'en rapporter au procès-verbal, en pareil cas.

MAITRE ET AMATEUR

Rencontre Pini-Thomeguex

Il s'agit maintenant d'un duel entre maître et amateur : fait exceptionnel en France, mais dont il y a eu quelques exemples en Italie.

Le maëstro Pini a eu mainte aventure dans l'ancien continent et dans le nouveau. M. Thomeguex n'est pas moins connu : son tour d'esprit humoristique y a contribué utant que sa gourmandise de la lame, montrée en de

Enfin, ils se sont battus, et voilà clos l'incident Pini-Thomeguex qui menaçait de durer jusqu'à l'excès.

Pour être un peu attendu, le dénouement n'a rien perdu de sa saveur, et j'ose même dire que jamais duel ne fut à pareil degré bien parisien, aussi parisien que ce duel entre un maître d'armes de Livourne et un amateur originaire de Genève, au paddock du champ de courses de Saint-Ouen.

La rencontre a commencé à la blague, oh ! à quel point l' puis a compté des péripéties vraiment sérieuses, émouvantes même, et s'est terminée par uno blessure, heureusement très légère, à la figure de M. Thomeguex, qui, par deux ou trois fois, avait failli être grièvement blessé à la poitrine.

Mais le début de la rencontre est inénarrable. « Tout à la blague », telle semblait

la devise.

Dès l'arrivée à la grille du parc de SaintOuen, on riait de voir autant de voitures mobilisées à l'entrée, presque autant qu'un jour

de courses.

Les riverains de l'avenue de Saint-Ouen commençaient à se douter de quelque chose.

— Ça sentait le duel, comme disait un jour

M. Thomeguex à son valet de chambre, avant d'aller assister un ami sur le terrain.

Près de quatre cents spectateurs, tant amis et connaissances des deux adversaires que membres de la presse etinvités divers, purent pénétrer par la grille du parc.

Spectatrices exceptées — cela manquait de femmes, et c'était l'unique point faible de cette petite fête — la galerie représentait une belle salle de première, renforcée et corsée de maîtres d'armes, d'escrimeurs connus, de gens de sports divers... et de nombreux photographes, professionnels ou amateurs.

Devant cette galerie, en grande partie bien sceptique, l'amusante scène suivante se passait dès l'arrivée de Pini, souriant et l'air blagueur, comme pour se mettre au diapason des assistants.

Il était assailli par les photographes, et invité à poser devant un objectif.

Vous voulez ma photographie avant de morir! Allons-y... Pini avant l'exécution!

Et il posait, entouré d'un de ses témoins, M. Montefiore (Beppino pour les dames), et de Paul Breittmayer, frère de son autre témoin

On plaisantait, on riait, et je songeais déjà à faire une complainte, avec un refrain de ce genre :

> Ils se sont battus dans un coin, A Saint-Ouen.

Mais la blague allait bientôt cesser.

Pour sa part, Pini ne pouvait prendre les choses à la blague qu'en apparence, car il savait bien que s'irecevait même une simple égratignure, c'était une atteinte très fâcheuse à sa réputation; et que, s'il blessait grische as a réputation; et que, s'il blessait grischement son adversaire, beaucoup lui reprochement son adversaire, Deaucoup lui reprochement d'abuser de sa force. Pourtant, l'on

tire pas toujours où l'on veut ni comme l'on veut.

En tous cas, Pini n'était venu sur le terrain que bien provoqué, bien « cherché » : il n'était cerba pas responsable de cette rencontre, et si la galerie était blagueuse, clie avait du moins l'équité de le reconnaître; sans avoir d'antipathie pour M. Thomeguex, beaucoup avaient de la sympathie pour la caude u maître d'armes : on ne songenit pas às anationalité, et, de reste, il se comportait ornal Parisien du boulevard, ennuyé, au fond, d'une situation assez fausse, mais riant de sa propre mésaventure.

La petite scène du photographe ne se passait pas encore au paddock, mais près des

baraques du mutuel.

Lorsque les assistants, se portèrent vers le paddock, où une piste d'environ vingt-cinq mètres était préparée pour la rencontre, on commença à plaisanter un peu moins.

Onelques-uns disaient: « C'est bien amusant jusqu'ici. Mais si cela finissait mal!.... On ne sait jamais, dans un duel!..»

Verrait-on, sur une des civières préparées pour les jockeys, emporter un des adversaires?

Dans un des boxes destinés d'ordinaire aux chevaux, Pini se déshabillait et s'apprêtait pour le combat. Il se fendait quelquefois dans son box, comme font les tireurs d'assaut public dans leur vestiaire. M. Thomeguex s'était installé sur un banc, à côté des boxes.

Pendant que les adversaires se préparaient et que les témoins tiraient les épées des fourreaux, s'occupaient des préliminaires du duel, l'assistance se groupait des deux côtés de la

Le Parlement était représenté par MM. Thomson, Emmanuel Arène, Lavertujon, etc.

Du côté de la Presse, remarqué presque tous les directeurs des principaux journaux, y compris notre regretit ami Fernand Xau: MM. Périvier, A. de Saint-Albin, Louis Ganderax, Léon Daudet, Prancis Chevassu, Victor et Henri Simond, Sabatier, Hébrard fils, Léon Letellier, baron d'Aymery, F. Juven, de Lucenski, Doumic, Tavernier, Fillion, Rosati, Robert Charvay, Peré, Cardane, Leudet, Ad. Mayer, Leroux, Ph. Dubois, Capponi, Mariéton, Hirsch, Formentin, d'Hurcourt, D. Cloutier, Jules Ranson, Cellarius, etc.

Le théâtre était représenté par MM. Meilhac, Fruest Blum, Auguste Germain, l'acteur Clerget, etc.

Parmi les amateurs d'escrime : MM. Th. Legrand, marquis de Valcarlos, Chevilliard, F. Poiret, marquis et comte Chasselouplaubut, Sohège, comte de Gabriac, colonel Dérué, de la Croix, Régamey, Dubail, docteur Bouyer, Adam, J. Stevens, Bruneau de Laborie, H. Reymond, de Blest-Gana, duc de Gor, Bowden, Maurice Bernhardt, Bourdin, H. Carvalho, etc.

Parmi les maîtres d'armes : MM. A. Rouleau, Conte, Lucien Mérignac, Cherbouquet, Baudry, Lafont, etc.

Devant cette galerie, le combat commence. M. Thomeguex est très grand, taillé en

hercule; son embonpoint ne l'alourdit pas. En garde, il penche la tête, mais sans trop l'exposer. Pini est moins grand, mais non moins

athlétique. Son bras, très gros et si musclé, est une cible assez large offerte à l'épée de son adversaire, qui visiblement tire là.

Pini retire plus le bras, offre plutôt le corps pour amener l'adversaire à s'engager davantage, à donner plus de fer, afin de pouvoir parer et riposter. Il est, d'ailleurs, sasez s'ût de sa parade et de son sentiment de la distance pour pouvoir ainsi découvrir le corps dans une sage mesure.

Il est juste d'ajouter que Pini, dans la première partie du combat, est loin de chercher à parer et riposter au corps. Il veut aussi à l'occasion tirer à la main ou au bras, et, une fois, tire à la jambe après parade de sixte. B'videnment, il ne voudrait pas faire une grave blessure à son adversaire. Mais peu da peu, diverses causes, indiquées en partie dans le procès-verbal détaillé, rendent le combat blus sérieux.

C'est d'abord que Pini voit deux ou trois fois près de son bras la pointe de son adversaire, qui pratique habilement le tir aux extrémités, surtout dans les premières reprises. Or, Pini ne veut pas être touché, moins pour son épiderme que pour sa réputation.

Une satisfaction d'amour-propre lui est donnée dans la première reprise : il désarme son adversaire par un liement de septime.

Comme il a crié deux ou trois fois : «Ehlàl», tout en s'excusant de ce cri, son adversaire semble s'en plaindre, et, de son côté, ne peut s'empêcher de dire deux ou trois fois : «Hop!

Puis, nouvelle cause d'énervement, une interruption de combat assez longue se produit landis qu'on affile les épées de Pini qui se sont émoussées en portant soit sur la coquille de son adversaire, soit sur le sol

Mais la principale cause d'aggravation du combat est l'interpellation très vive de M. Thomeguex à Pini, parce que celui-ci faisait des battements qui semblaient fouetter le fer. — Ah! pas de coups de fouet, n'est-ce pas, monsieur! H bin? Vous entendez? s'écrie vivement M. Thomeguex, pâle, en colère.

Pini, le doigt sur la bouche, fait signe qu'il ne peut rien dire sur le terrain... mais qu'il n'en pense pas moins. Il est naturellement irrité de cette interpellation.

Energiquement intervient le directeur du combat, M. Georges Breitmayer, qui s'est acquitté de sa mission d'une façon absolument parfaite, soit à l'égard des adversissoit à l'égard de quelques spectateurs un peu nerveux, dont quelques-uns croyant un coup touché, s'oublimient à dire, par exemple:

— Il y est! L'incident des coups de fouet, la prolongation de la rencontre rendent le combat plus

Et c'est toujours par le même coup que Pini faillit deux fois blesser assez grièvement M. Thomeguex et qu'il l'atteignit ensuite au visage.

visage.

Ce cony consistait à «montrer » un battement en quarte pour le faire dérober par M. Thomeguex, puis à prendre l'épée en sixte et à faire un liement de septime enveloppée, liement plus employé dans l'escrime italienne que dans la nôtre et que Pini exécutait avec beaucoup de sîreté de main et en prenant bien l'onposition. Une fois il le fit en avançant un peu et traversa la chemise de M. Thomeguex, que tout le monde crut touché assez fortement. Il y eut vraiment de l'émotion tandis que le docteur Félizet déboutonnait la chemise en flanelle bleue de M. Thomeguex et tâtait la poitrine.

Les autres fois, on pensa bien que la pointe, s'il y avait blessure, ne pouvait avoir pénétré profondément.

Et du reste, Pini semble bien avoir retenu un peu sa riposte dans une certaine mesure, comme il l'a dit, en s'écriant après le duel:

 J'aurais été désolé de faire à mon adversaire une blessure grave. Je n'aurais pas pu revenir à Paris!

C'est égal, tout le monde fut satisfait lorsqu'une simple éraflure au visage amena la fin du combat.

Elle s'élatit produite de la façon suivante : après le coup expliqué plus haut, l'épée qui n'avait pas pénétré dans la poitrine remontait vers le menton et faisait une érafure qui semble terrible, avec les termes techniques du médecin, mais qui n'offrait autune gravité.

Les deux vaillants adversaires se sont réconciliés. On les a applaudis alors.

Je ne vous croyais pas aussi fort, dit
M. Thomeguex à Pini.

A leur sortie du champ de courses de Saint-Ouen, les deux adversaires étaient attendus par la population locale. Entre parenthèses, il y avait jusque sur les toits de la mairie des électeurs de Saint-Ouen cherchant à voir le duel

Ceux qui étaient moins haut, tout près de la grille du parc, et entre lesquels beaucoup de simples spectateurs défilaient aussi fièrement que s'ils s'étaient battus en mousquetaires, attendaient la sortie des artistes, pardon, des deux combattants.

On avait appris avec plaisir que la blessure finale était sans gravité.

On cria: «Vive Thomeguex!»

M. Thomeguex salua de sa voiture et eut des gestes très gracieux.

Pini cria : « Vive la France! »

Déjà, tout en se rhabillant dans son box, il ayait rappelé à tous ceux qui venaient le féliciter - et dont il embrassa quelques-uns - quelles étaient ses sympathies pour la France, et, j'espère, pour la Suisse.

Qui disait donc que la police n'interviendrait pas dans cette affaire ?

Des sergents de ville veillèrent au bon ordre, à la sortie du champ de courses, et l'un d'eux dit à un témoin qui partait avec des épées non remises au fourreau:

- Prenez garde, monsieur : la pointe pourrait blesser quelqu'un.

Proces-verbal

La rencontre a eu lieu, ainsi qu'il a été convenu, à deux heures de l'après-midi, au champ de courses de Saint-Ouen.

M. Breittmayer a été désigné par le sort pour la direction du combat.

Le choix des places, tiré également au sort, échoit à M. Thomeguex.

Le combat a suivi les phases suivantes :

1" reprise. - M. Thomeguex est désarmé.

2º reprise. - Sans incident. Après la deuxième reprise,un incident est soulevé : M. Pini ayant des souliers à semelles caoutchoutées, M. Thomeguex proteste; M. Tavernier présent, est

choisi comme arbitre par les quatre témoins; il déclare qu'il y a lieu de passer outre. 3º reprise. - M. Thomeguex, croyant avoir touché

M. Pini à la main, s'arrête. Les quatre témoins et les docteurs constatent qu'il

4º reprise. - La pointe de l'épée de M. Pini ayant touché la terre est faussée. Arrêt du combat et chan-

gement d'épée.

5° reprise. - Sans incident. 6 reprise. - M. Breittmayer arrête le combat pour vérifier le bras de M. Pini. Constatation est

faite qu'il n'y a pas de blessure. 7º reprise. - Au milieu de cette reprise, la pointe

de l'épée de M. Pini s'émousse sur la coquille de l'épée de M. Thomeguex.

8º reprise. - Le combat est arrêté par M. Breittmayer, qui croit M. Thomeguex touché à la poitrine, Vérification faite par les docteurs, il n'y a pas de blessure.

9' reprise. — M. Thomeguex est touché par un coup de septime enveloppée qui ricoche à la figure. M. Breittmayer arrête le combat et les docteurs consultés déclarent que la blessure de M. Thomeguex le met dans l'impossibilité de continuer. Ils rédigent le procès-verbal ci-joint:

Fait en double.

Pour M. Pini: Pour M. Thomeguex:
G. Breitmayer. G. Belz de Villas.

BEPPINO MONTEFIORE. MATTY HUTCHINSON.

Plaie incisive de la région sus-hyoïdienne à gauche, allant du niveau de l'os hyoïde à un travers de doigt de la commissure des levres; traumatisme capable de géner la respiration dans la continuation

du combat.

Ecoulement notable de sang.

Saint-Ouen, 17 mars 1897.

Signé : D' G. FÉLIZET.

QUATRIÈME PARTIE

ARBITRES ET JURYS D'HONNEUR

Les Arbitres

Par exception, certains arbitres décrètent assez volontiers qu'il y a lieu à rencontre. L'un d'eux prête au besoin son jardin pour qu'on s'y batte, et y fait mettre, en riant, un écriteau portant: Frontière de Belgique.

Duelliste impénitent lui-même : c'est son xcuse.

Mais d'ordinaire, une affaire d'honneur soumise à un arbitrage pour qu'il soit décidé s'il y a lieu à rencontre, paraît généralement, d'ores et déjà, arrangée.

Les arbitres hésitent à faire battre les gens, et vraiment il est désagréable pour eux de prendre cette responsabilité. Ils ne sont plus, comme les témeis, de simples mandataires: sans doute les témoins peuvent ne pas aller jusqu'au bout, se retirer s'ils sont opposés à jusqu'au bout, se retirer s'ils sont opposés par appréhension de passer pour « l'âcheurs », à ne pas accompfije jusqu'au bout me mission que

leur ami leur demande, comme un « grand service » de conserver. En somme, leur responsabilité pour le fait même de décider une rencontre, est en principe moins grande que celle des arbitres.

Parmi les arbitres conciliants, qui sont de beaucoup en majorité, quelques-uns ont acquis une notoriété spéciale.

Un député très connu fut longtemps le saint Vincent de Paul des duellistes ou plutôt des gens ayant des querelles. C'était un sacerdoce, un apostolat qu'il exerçait: peutêtre pas si bon hoiame, au fond, mais c'était un rôle pour lui d'être bon.

Très conciliant, encore, cet escrimeur de première force,— réputation non surfaite, ce qui est rare,— qui n'a jamais eu de duel pour sa part, mais qu'on recherche beaucoup comme témoin. On l'appelle "le premier des seconds".

Un autre escrimeur connu, de moindre force, voit avant tout dans l'arbitrage un nou-veau moyen de se faire une de ces réclames dont il est si friand. Personnage officiel, y trouve aussi un moyen de se créer d'utiles relations en arrangeant des querelles où sont mêlés des gens bien en cour, sous n'importe quell ministère.

Non moins réclamiste, non moins ondoyant et divers dans ses opinions, cet autre, de toute fraîche noblesse du Pape, prononce volontiers ex cathedrá, en matière de duel. Et pas toujours aussi conciliant que le précédent arbitre, sans doute pour faire croire que sa noblesse remonte au temps du jugement de Dieu.

Les Jurys d'honneur

Des jurys d'honneur constitués d'une façon permanente dans certains milieux, tels que le monde politique, la presse, pourraient rendre des services, — du moins en un certain nombre de cas. Car ce n'est pas une panacée contre le duel.

Il y a déjà des jurys d'honneur permanents constitués dans certaines sociétés d'escrime comme la Société d'Encouragement, le Contre de Quarte et la Société d'Escrime à l'Epée, Ces jurys connaissent des différends qui peuvent survenir entre membres de la même

S'il s'était fondé, comme je l'avais proposé, une Union des Sociétés d'escrime de France, on aurait pu organiser un jury d'honneur commun à toutes les sociétés adhérentes.

Ainsi se répandrait en France cette juridiction qui peut rendre de réels services et éviter des duels inutiles, surtout, me semble-t-il, si elle est organisée d'une nouvelle façon.

Je conviens d'abord qu'il peut paraître oiseux de chercher à raréfier le duel à une époque où il est en somme peu fréquent, et où il se termine généralement par une blessure anodine. Mais il y a encore des rencontres qui auraient pu et dû être évitées. Et de même que les accidents de chemins de fer, pour être rares, n'en intéressent pas moins tout le monde, parce qu'ils sont pour tous à l'état de menace permanente, latente, de même le duel intéresse beaucoup de gens, surtout en certains milieux, comme la presse et le monde politique, parce que l'on ne sait jamais si l'on ne sera pas amené un jour ou l'autre à aller sur le pré, ni de quelle tacon cela se terminera.

Puis, le duel inquiète par la façon capricieuse dont beaucoup l'envisagent, tour à tour railleurs pour les blessures légères, les « piqûres », et s'emballantjusqu'à l'injustice contre un combattant loyal lorsqu'une rencontre cause mort d'homme, fait heureusement excertionnel.

Des témoins à hauteur de leur mission devraient arranger toute affaire arrangeable et s'en tirer à l'aide de certaines formules de procèsverbaux, de certains tours de phrase habiles qui sauvegardent la dignité ou simplement l'amour-propre de leurs clients respectifs. Il faut convenir que deux témoins conciliants n'ont pas toujours la tâche facile, soit par l'intransigeance des témoins adverses et de l'adversaire de leur client, soit par l'intransigeance de leur propre client, auquel ils hésitent à remettre leur démission, pour ne pas paraître le « làcher ». Leur situation est parfois bien embarrassante.

Soit pour parer à l'insuffisance des témoins, soit pour venir en aide à des témoins connaissant bien leur mission, mais se trouvant dans un cas particulièrement difficile, les jurys d'honneur devraient plus fréquemment intervenir, mais à la condition, me sembledtiel d'être organisés sans trop de pouvoir dis-

Certains partisans des jurys d'honneur permanents leur attribuent volontiers un pouvoir discrétionnaire qui me parait exagéré et qui nuirait encore à leur efficacité, qu'il ne fau-drait pas non plus croire universelle. Je constate d'abord que certaines querelles, par leur nature même, n'ont pas à être soumises à un jury d'honneur, pas même pour avoir un simple avis : telles sont les querelles délicates, d'ordre intime, comme celle d'un marioutragé qui croit devoir se battre. En Angleterre, en pareil cas, il arrive qu'in demande des dom-pareil cas, il arrive qu'in demande des dom-

mages-intérêts et même la forte somme. C'est évidemment plus pratique.

Voici des cas où l'on comprend mieux qu'on en réfère à un jury d'honneur : des querelles de presse, par exemple.

Certes, il ne faut pas, surtout actuellement, pousser à la fréquence ou à la violence des polémiques de presse.

Mais il ne faut pas tomber d'un excès dans un autre et vouloir émasculer tout genre de critique. Les écrivains de tempérament passeraient leur existence à « retirer » ce qu'ils out dit et à faire des excuses plus ou moins déguisées, s'ils se soumettaient au genre de jurys d'honneur indiqué par de récents ouvrages sur la matière, jurys rendant des jugements sans appel, et décrétant à l'occasion regrets, excuses.

Aussi, préfèreront-ils ne pas s'y soumettre. Mieux vaudrait, en somme, admettre que l'on peut s'adresser au jury d'honneur à titre consultatif; qu'on lui demande un avis, non un arrêt.

C'est alors seulement que tous pourraient consentir à lui en référer.

En certains cas, le jury trouverait une formule acceptable pour la dignité des deux parties, formule que n'auraient pas trouvée les témoins. Parfois, c'est une simple question de nuance à découvrir, de tour de phrase habile. Puis le jury pourrait faire accepter cette formule avec plus d'autorité que beaucoup de témoins.

Le plus souvent, en fait, on se conformerait à tere consultatif. Cet avis, en tous cas, ferait réfléchir davantage des adversaires et des témoins peu conciliants, et s'ils allaient contre, cela augmenterait leur responsabilité.

Lorsque l'offenseur ne veut rien retirer ou déclarer pour satisfaire l'offensé, le jury est plus embarrassé et, à mon humble avis, doit indiquer alors plusieurs solutions pour une :

Par exemple, si l'offenseur donne la réparation indiquée ou même conseillée. In ya pas lieu à rencontre, de l'avis du jury; si l'offenseur ne donne pas cette réparation, l'offenseur ne donne pas cette réparation, l'offeusé reste libre d'employer les moyens qu'il voudra pour obtenir une réparation quelconque, y compris l'usage du duel, s'il veut se conformer à cet usage, mais sans que je jury lui dise: Battez-yous!

Le jury d'homeur peut encore intervenir, consulté sur certains points spéciaux, sur les conditions de la rencontre, etc. Il n'a pas dit aux querellants de se battre; ce n'est jamais son rôle de dier cela; mais ; s'ils se battent, ce qu'il ne peut d'ailleurs empêcher, il préfère, au lieu de s'abstenir, tâcher d'être utilie aux combattants dans le réglement de leur ren-

contre, à moins qu'il ne croie devoir, pour des raisons spéclales, refuser même une intervention de ce genre pour souligner sa désapprobation.

Le jury d'honneur ainsi compris, et indiquant au besoin plusieurs solutions, pourrait plus facilement, semble-t-il, s'acclimater en France, serait plus aisément consulté presque par tous, et tel quel, rendrait de signalés services dans un assez grand nombre de cas.

En attendant, que MM. les témoins redoublent d'efforts conciliants et d'habileté dans leur mission: un malheur est si vite arrivé, même dans le duel moderne!

Notes complémentaires sur les témoins.

Pour les frues du duel au pistolet, il arrive que l'accord de deux témois senfit. Par exemple, le témois ayant mission de charger les pistolets se trouve seul avec un témoin de la partie adverse tandis que les autres son i mivité à mearrer la distance. A devanç con s'entend souveat mieux qu'à quatre, même pour l'œuvre philanttropique dont il s'agit,

...

Aux différents types de témoins, j'aurais pu ajouter celui, heureusement très rare, du témoin intéressé qui accepte, moyennant une rétribution plus ou moins déguisée, de servir de mandataire à des gens particulièrement mérnisés.

En revanche, il y a des témoins qui sont obligés de payer le landau de duel d'un client très « à la côte ». De là des remords de n'avoir pas arrango l'affoire

...

Pinsieurs pages du chapitre consacré aux témoins avaient déjà para sons forme d'articles; je les ai retrouvées traduites dans un livre tilate men de duel, sans qu'on en indiquit la provenance, Simple aubli, sans doute, que je répare, bien que cela n'ait d'ailleurs acundit moprtance, comme on dit dans les Gaietés de

TABLE DES MATIÈRES

Avant-Propos	-
Première Partie	
Duel au pistolet	15
Duel à l'épée	23
Duel au sabre	49
Deuxième Partie	
AUTOUR DU DUEL : Les combattants	57
1" catégorie : Les traqueurs	60
2º catégorie : Ceux qui cherchent le duel.	63
3° catégorie : Ceux qui « acceptent » le	
duel	71

- 144 -
Les Témoins : Quelques types
Les médecins 77
Les maîtres d'armes et le duel. 95
95
TROISIÈME PARTIE
Nouveaux duels de maîtres d'armes :
Rencontre Vigeant-Rue
Maître et amateur : Rencontre Pini-Thomeguex 119
Thomeguex 119
Quatrième Partie
Arbitres et jurys d'honneur :
Les arbitres
Les jurys d'honneus



LIBRAIRIE E. FLAMMARION Cloude LA MARCHE HEXRY HAVARD L'ART DANS LA MAISON SPIRE BLONDEL GRAMMAIRE DE LA CURIOSITÉ LE DUEL A TRAVERS LES AGES LETIR L'ART DU DUEL

AMATEURS & SALLES D'ARMES DE PÁRIS
Un volume de Residente de DESTALOUD
Un volume de Residente de DESTALOUD
SE PRINCIPES DE DRESSAGE ET D'ÉQUITATION